

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1995**

## Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers /<br>Couverture de couleur<br><br><input type="checkbox"/> Covers damaged /<br>Couverture endommagée<br><br><input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée at/ou pelliculée<br><br><input type="checkbox"/> Cover title missing / Le titre de couverture manque<br><br><input type="checkbox"/> Coloured maps / Cartes géographiques en couleur<br><br><input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)<br><br><input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur<br><br><input type="checkbox"/> Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents<br><br><input type="checkbox"/> Only edition available /<br>Seule édition disponible<br><br><input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / Le reliura serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de<br>la marge intérieure.<br><br><input type="checkbox"/> Blank leaves added during restorations may appear<br>within the text. Whenever possible, these have<br>been omitted from filming / Il se peut que certaines<br>pages blanches ajoutées lors d'une restauration<br>apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était<br>possible, ces pages n'ont pas été filmées.<br><br><input checked="" type="checkbox"/> Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    La pagination est comme suit: p. [5]-[185] | <input type="checkbox"/> Coloured pages / Pages de couleur<br><br><input type="checkbox"/> Pages damaged / Pages endommagées<br><br><input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées<br><br><input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées<br><br><input type="checkbox"/> Pages detached / Pages détachées<br><br><input checked="" type="checkbox"/> Showthrough / Transparence<br><br><input type="checkbox"/> Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression<br><br><input type="checkbox"/> Includes supplementary material /<br>Comprend du matériel supplémentaire<br><br><input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image / Les pages<br>totalement ou partiellement obscurcies par un<br>feuilleton d'errata, une pelure, etc., ont été filmées<br>à nouveau de façon à obtenir la meilleure<br>image possible.<br><br><input type="checkbox"/> Opposing pages with varying colouration or<br>discolourations are filmed twice to ensure the<br>best possible image / Les pages s'opposent<br>ayant des colorations variables ou des décolorations<br>sont filmées deux fois afin d'obtenir la<br>meilleure image possible. |
|---|---|

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

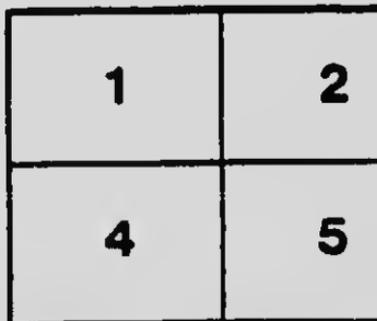
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemple filmé fut reproduit grâce à la  
générosité de:

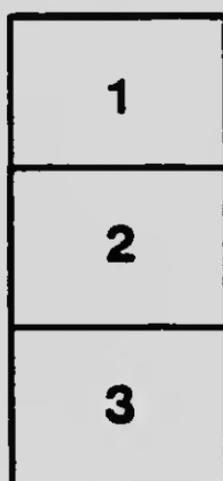
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le  
plus grand soin, compte tenu de la condition et  
de la netteté de l'exemple filmé, et en  
conformité avec les conditions du contrat de  
filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en  
papier est imprimée sont filmés en commençant  
par le premier feuillet et en terminant soit par le  
dernier feuillet qui comporte une empreinte  
d'impression ou d'illustration, soit par le second  
feuillet, selon le cas. Tous les autres exemplaires  
originaux sont filmés en commençant par la  
première page qui comporte une empreinte  
d'impression ou d'illustration et en terminant par  
le dernier feuillet qui comporte une telle  
empreinte.

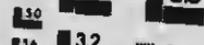
Un des symboles suivants apparaît sur la  
dernière image de chaque microfiche, selon le  
cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le  
symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être  
filmés à des taux de réduction différents.  
Lorsque le document est trop grand pour être  
reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir  
de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite,  
et de haut en bas, en prenant le nombre  
d'images nécessaire. Les diagrammes suivants  
illustrent la méthode.



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



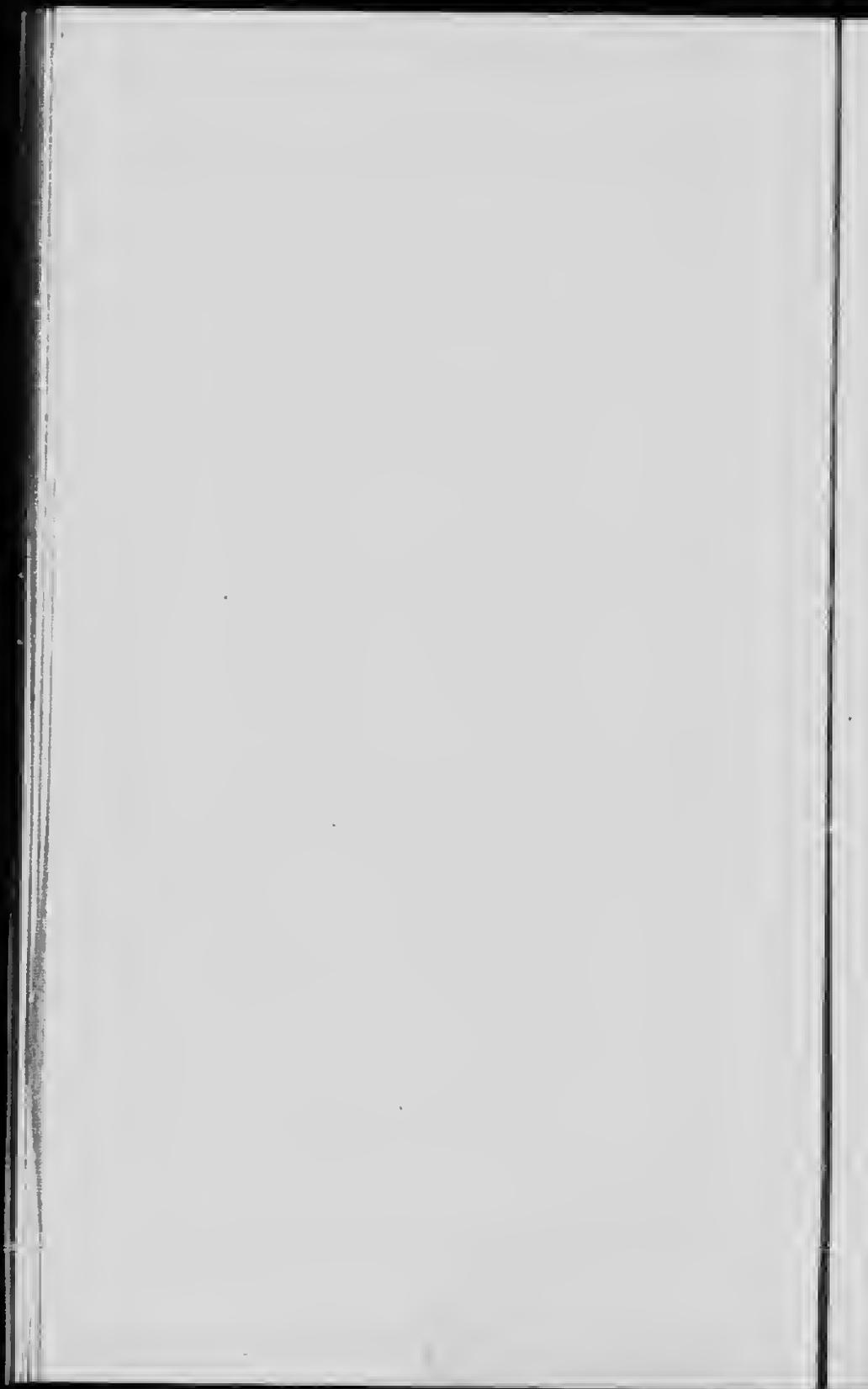
**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5989 - Fax



377.6  
916

SENTIMENTS ET SOUVENIRS  
DE  
FIRMIN PARIS



1141.

# Sentiments et Souvenirs

DE

FIRMIN PARIS

DEUXIÈME SÉRIE : *AU LARGE*

*Jeté sur cette baule  
Laid, chétif et souffrant ;  
Etauffé dans la faule,  
Faute d'être assez grand,  
Une plainte touchante  
De ma bouche sortit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit.*

BÉRANGER.



QUÉBEC

LEGER BROUSSEAU, IMPRIMEUR

---

1907

PE'3481

A58

S45

1907

2.2

880804



## LES ATTACHEMENTS

*So loath we part from all we love  
From all the links that bind us*

MOORE.

Notre âme est pareille au tissu  
Que forme l'immonde araignée  
De sa trame fine et soignée  
Sous l'angle sombre à notre insu  
Longtemps avec art allignée,  
A qui mille insectes divers  
Heurtent cette aile inconsciente  
Qui dès lors y reste adhérente  
Et fend la gaze frissonnante  
En l'emplissant de cris amers.

D'un pur souffle Dieu l'a formée  
Et l'a mise dans notre sein  
En hutte aux assants du destin  
Dont la fureur accoutumée  
Ne l'y touche jamais en vain :  
A s'attacher vive et facile.  
Chaque jour la pauvre âme sent  
Le bourreau cruel et puissant  
Atteindre et briser en passant  
Sa trame ténue et fragile.

Qui saura que d'objets divers  
 Chaque jour le destin barbare  
 Approche de la pauvre ignare,  
 Sans souci des regrets amers  
 Que sa cruauté lui prépare,  
 Que d'objets, sensibles ou morts,  
 Il enfonce ainsi pêle-mêle  
 En sa nature tendre et frêle,  
 Et que de chocs il amoncelle  
 A ses trop débiles ressorts ?

C'est tour à tour, parfois ensemble,  
 Un ange, un exilé divin  
 Errant sur ce rivage humain,  
 Dont le cœur au notre ressemble,  
 Qui nous tend en passant la main,  
 Ou qui répond par un sourire,  
 Une larme, un mot, un soupir,  
 A nos maux qui, pour s'endormir  
 Cherchent dans un autre martyr  
 Une âme qui souffre et soupire ;

C'est un arbre qu'on a planté,  
 Dont on a vu l'épais feuillage  
 Répandre un noir et frais ombrage  
 Sur un roc qu'on a fréquenté  
 Ou sur quelque moëlleux rivage ;  
 C'est une roche sans décor.  
 Un bois, un ruisseau qui murmure  
 En déroulant son onde pure,  
 Un lac, une simple mesure,  
 Un brin d'herbe, et que sais-je encor ?

Maintenant devenus ses frères,  
Ses choisis, les tendres aimés  
Dont ses jours d'exil sont charmés,  
Ces objets se font ses viscères  
Dans son plus intime enfermés :  
Et quand le sort inexorable  
En se jouant les désunit,  
L'âme souffrante dépérit,  
Elle se fend, puis se flétrit,  
Car sa blessure est incurable,

---

## L'ABSENCE ÉTERNELLE

(*Romance*)

Air : « 'Tis the last rose of summer. »

*When true hearts lie wither'd  
And fond ones are flown,  
Oh ! who would more inhabit  
This bleak world alone ?*

MOORE.

Quand l'absence éternelle,  
Autre affreuse mort,  
De son ombre cruelle  
Noircit notre sort,  
Le printemps qui s'allume  
Au sommet des cieux  
N'échauffe plus la brume  
Qui voile nos yeux :

Dans sa mante étoilée  
La pensive nuit  
Clôt, noire et désolée,  
L'ombrex jour qui fuit :  
Et, désormais sans charmes,  
Son flambeau rêveur  
Nous verse avec des larmes  
Sa molle splendeur ;

Sans charmer la nature,  
Les tièdes zéphyr  
N'ont qu'un triste murmure  
Et de froids soupirs ;  
Le soleil est sans flamme,  
Le jour sans couleur ;  
Rien n'enchanter plus l'âme  
Rien ne plaît au cœur ;

Et la feuille jaunie  
Qu'emporte l'hiver  
Excite notre envie  
Dans son vol amer :  
Déployez-moi votre aile,  
Affreux aquilons,  
Emportez-moi comme elle  
De ces noirs vallons !

---

## LE MAUSOLEE

*Il est un arbre aux branches fortes  
Comme le chêne: les frimas  
Le couvrent bien de feuilles mortes,  
Mais ces feuilles ne tombent pas.*

JULES DE GÈRES.

Voyez au front de la colline  
Que l'astre du soir illumine  
Ce villageois aux cheveux blancs :  
Agenouillé sur la verdure,  
De sa voix cassée il murmure  
Des vœux aux plus nobles élans.

Écoutez, sa voix amaigrie  
Par intervalles se marie  
A la molle voix du zéphyr :  
Ce sont les vols de sa prière  
Au pied de la funèbre pierre,  
Tombe chère à son souvenir.

Revêtant leur épais feuillage,  
Les grands peupliers du rivage  
Ont compté cinquante printemps  
Depuis que l'être aimé qu'il pleure  
Quitta sa modeste demeure  
Pour ce saule aux rameaux flottants.

Depuis, bien des larmes amères  
Ont à ses foyers solitaires  
Arrosé le repos du soir,  
Bien des jours chargés de nuages  
Ont touché du doigt des orages  
Son âme où survit seul l'espoir.

Pourtant, le flot brumeux des âges,  
Semé d'écueils et de naufrages,  
N'a pas submergé dans son cœur  
Ces germes puissants de tendresse,  
Ces élans purs où sa jeunesse  
A trouvé jadis le bonheur.

C'est en vain que les sots du monde  
Ont de leur raillerie immonde  
Poursuivi sa longue douleur :  
Plein de sa première tendresse,  
Et sage au sein de la tristesse,  
Il s'est ri d'un monde railleur ;

Et quand la nuit avec mystère  
Répand son ombre sur la terre,  
Il épanche encor sa douleur  
Au silencieux mausolée  
Où près de sa chère exilée  
Repose la foi de son cœur.

C'est là qu'il a marqué sa place,  
Là, sous le même étroit espace,  
Loin des murmures importuns.  
En attendant le jour suprême,  
Une fleur, amoureux emblème,  
Y verse de légers parfums.

## MON SEJOUR

*Quelle caverne est étrangère  
Quand on y trouve le bonheur ?*

CRESSET.

Ami fidèle et cher, tu désires connaître  
Ce qui peut loin de toi me faire du bien-être !  
Je te le vais tracer. Le détail en est court :  
En moins d'un quart de nuit la plume le parcourt.

En face du Midi j'habite une mansarde.  
Deux châssis, une table à la jambe criarde,  
Une horloge-miroir, un livre pour prier,  
Un canif, une plume avec son encrier,  
Telle est ma friperie. Un rien dans ce réduit m'amuse.  
Même souventes fois j'y cajole la Muse.  
La Muse, la volage au cœur froid à moitié  
Qu'à vingt ans sans trompette un soir je mariaï !  
Tu t'en souviens, ami, car tu fus de la noce.  
Qu'elle a su depuis lors faire de fois la rosse !...  
Mais soyons charitable et n'en médisons point.  
Lorsqu'elle veut bouder, je m'enfuis à ma chaise  
Sans chicane oublier la méchante à mon aise.  
Là, par le verre embrumé d'un coin du soupirail,  
J'entrevois de l'église un angle du portail.  
Au penchant d'un coteau quelques arpents de terre,  
Une grange en bois noir que je crois millénaire,  
Un puits à l'eau bourbeuse, une vieille maison,  
Et, j'en suis indigné, pas un point d'horizon.

Si je veux voir le front de l'antique Borée,  
Je descends le couloir à la rampe pourprée  
Par où je sais grimper à mon petit logis.  
J'aperçois au sortir des vergers, des taillis,  
Dont mon œil en passant admire le feuillage,  
Puis j'arrive à deux troncs, arbres du plus vieil âge,  
Que j'ai vus se prêter en bien des mauvais jours  
Contre les vents d'orage un mutuel secours.  
Une même racine au même antre asservie  
Avec la même sève alimente leur vie ;  
Le même doux murmure enchante leurs rameaux  
Qui, pour mieux s'embrasser, se courbent en arceaux :  
Si l'un deux quelque jour se dérachine et tombe,  
L'autre, à n'en pas douter, le suivra dans la tombe (\*)  
Je médite un instant la sublime leçon  
Qu'ils donnent sans dispute à l'humaine raison,  
Puis je m'assieds entre eux, la face vers Borée  
Que je trouve souvent la lèvre bigarrée.  
Là, je suis sur un mont, un sublime juchoir :  
J'y domine des bois au grand feuillage noir  
Dont s'enveloppe au loin le féerique rivage  
Où le beau Saint-Laurent dort sous le frais ombrage.  
En face, et sous mes pieds, sont deux minces galets  
Où quelques vieux pêcheurs attachent leurs filets,  
Et plus de cent esquifs à la voile tremblante  
Tout près viennent s'ancre à la glaise écumante.  
Tel se peint en huit vers l'adorable tableau  
Qui semble sous mes pieds défier le pinceau.

\* Voir plus loin *Les deux Peupliers*

Une forêt de joncs par les flots arrosée  
 Forme un large avant-plan à la rive opposée.  
 Mais si de ce bournier je soulève les yeux,  
 En arrière, et semblant incrustés dans les cieux,  
 J'aperçois des monts hauts à dérouter la vue  
 Par pics et tourillons s'élançant dans la nue.  
 Et j'admire à leur base un léger chapelet  
 De maisons qu'on dirait ou d'albâtre ou de lait  
 Dont s'entoure le front d'une longue colline  
 Qui vis-à-vis de moi coquettement s'incline :  
 Je salue en retour ses pâturages verts  
 Et ses pieds qu'en chantant baignent les flots amers.

Voilà qui peut charmer une âme un peu vibrante.  
 Cela me charme-t-il ? A bon droit je m'en vante.  
 Mais, de l'Est à l'Ouest, du Sud à l'Aquilon,  
 Nulle part ne paraît un seul point d'horizon.  
 Je me trompe. Il est vrai, par une dentelure  
 Du côté de Beauport—triste et cruel augure ! —  
 J'en aperçois un coin vaporeux et lointain.  
 Mais il est bien étroit, plus étroit que la main.  
 Lorsque mon œil distrait par hasard l'envisage,  
 Je crois surprendre au vol une nique, un outrage  
 Que me lance de loin cet odieux pays.  
 J'abaisse le regard en fronçant les sourcils ;  
 Durant quelques instants le Couchant m'est en haine,  
 Son reflet empourpré me fatigue et me gêne,  
 Et je voudrais même être un de mes peupliers !  
 Moins rudes à fourbir, moins sages, moins caissiers,  
 Que nous tous, sots humains pleins de philosophie,  
 Ils savent vivre à deux et de la même vie.

Je leur dis quelquefois : « Ensemble, arbres heureux,  
Vous pouvez défier l'aquilon douloureux.  
Si l'on vous imitait, modèles de la terre,  
Qui se brise à trente ans deviendrait centenaire.  
De plus, si, moins remplis de sagesse et moins fats,  
Nous étions peupliers, Beauport ne serait pas.

---

## LES SOUVENIRS

*L'âme en un repli sombre où tout semble fuir  
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile ;  
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir.*

V. Hugo.

Flots tourmentés ou plats qui tissent notre vie,  
Les ans ont beau s'enfuir,  
Même parfois nombreux dans leur longue série  
Longtemps s'évanouir ;  
Tous ont un sommet qui surnage,  
Empoisonne ou parfume l'âge  
A peine sorti du berceau,  
Et qui dans l'oubli noir ne sombre  
Que quand le trépas froid et sombre  
Nous clôt la porte du tombeau.

Tantôt c'est un déboire, une heure triste, amère,  
Dont on a bu le fiel,  
Quelquefois même un rien, un souffle de chimère  
Qu'on a trouvé cruel ;  
Tantôt c'est une heure adorable,  
Un enchantement ineffable  
Qui dans l'âme un jour s'est glissé :  
Une entrave qu'on a brisée,  
Une lèvre qu'on a baisée,  
Peut-être un cœur qu'on a pressé.

La mémoire dans nous n'en fut pas effacée  
Par le temps effaceur,  
Et souvent nous sentons leur secrète pensée  
Nous sourdre au fond du cœur.  
Sans la fuir, sans nous en défendre,  
Même prêts à nous en éprendre,  
Nous l'y quittons seule venir,  
Et parfois longtemps solitaire  
Dans notre intime à se complaire,  
Elle emplit notre souvenir.

---

## LA VIEILLE HORLOGE

*Tant va la cruche à l'eau  
Qu'enfin elle se brise.*

Vieux meuble délabré, relique sainte et chère  
Qui depuis quarante ans me suis,  
Prête à voir avec moi la moitié de la terre  
Subir des hivers et des nuits,  
Adieu ! Vieux meuble aimé, désormais incapable  
D'un service qui soit passable,  
Demain tu passes au rancart !  
J'ai longtemps, craint cette heure. Enfin elle est venue,  
Et, malgré la déconvenue,  
Là-haut je te mets à l'écart !

Ah ! je devrais d'abord ciseler ton éloge  
Dans une ode au sublime essor.  
Et dire à l'univers que tu fus une horloge  
Digne de plus que son poids d'or.  
Mais qui voudrait me croire, humble caisse d'ébène  
Mal jointe et dégrossie à peine  
Par un manœuvre maladroit,  
Qu'on affubla jadis d'une teinte banale  
Et d'apparence plutôt sale,  
La moins admirable qui soit ?

Car parmi nous, humains, sache-le, vieille amie,  
On ne peut qu'être sans valeur  
Si la beauté du port au coin de la chimie

Ne relève encor la couleur :  
On croirait mon génie à sa millième esclandre,  
On se pâmerait à m'entendre  
Et l'on dirait que j'ai menti,  
Que, malgré mes serments aux larges envolées  
Et leurs tirades ampoulées,  
Mon éloge n'est pas senti,

Ne crains pas, cependant, qu'un coupable scrupule  
Me ravale au rang des ingrats,  
Et que soudain pour toi je devienne l'émule  
De monstres qu'on ne nomme pas.  
Non ! J'ai trop bien appris ce qu'est l'ingratitude  
Pour que sa noire turpitude  
Se glisse jamais dans mon cœur,  
Et que jamais en moi l'on sente vivre une âme  
Qu'un seul jour eût teinte l'infâme  
De son infernale hideur.

Je garderai sans fin la sainte souvenance  
De tes services tant heureux,  
Dont j'aimai quarante ans l'immuable constance  
Et les fruits si doux pour nous deux.  
Je te verrai souvent au coin de l'oubliette,  
L'air mélancolique, et muette.  
Sans plus répondre à mon regard . . . .  
Ah ! n'en va pas rougir : habite ma demeure  
Sans désormais me dire l'heure,  
Car elle est bien faite, ta part.

J'irai me souvenir à côté d'une amie  
 Qui fut fidèle si longtemps,  
 Qui prodigua son aide aux trois quarts de ma vie,  
 Jusqu'aux lourdeurs de si vieux ans.  
 J'y lui dirai les jours de joie et de déboire  
 Qu'elle a vus de ma pâle histoire,  
 Et puis les si nombreuses nuits  
 Où me poignait au cœur quelque amère pensée  
 Et dont sa voix grêle et cassée  
 M'entrecoupait les longs ennuis.

Je ne regrette aucun de ces temps variables,  
 Tant moins fut-il accidenté :  
 Qu'ils restent tous, ces jours saintement mémorables  
 Dans leur profonde éternité.  
 Ce qu'il faut à mon cœur, c'est ce qui lui rappelle  
 D'une façon douce et fidèle  
 Ce qui ne doit plus revenir,  
 C'est de suivre en amont le fleuve des années  
 Pour s'en refaire les journées,  
 C'est le culte du souvenir.

Bientôt, je le pressens, conseillère discrète  
 Qui me suivis en maint séjour,  
 L'heure en sera venue, au fond de la retraite  
 Je devrai descendre à mon tour.  
 Une lourdeur de mort s'empare de mon être,  
 Je décline, et demain, peut-être,  
 Je devrai passer à l'écart :  
 On me l'a dit d'ailleurs, je suis plein de ravage,  
 Les soucis, les travaux et l'âge  
 Me conduisent vite au rancart.

Je n'abandonnerai ma compagne si chère  
Qu'en passant le seuil du tombeau ;  
Je lui dirai souvent ce qu'est la vie amère  
Ét tout ce que j'y vis de beau.  
Nous serons côte à côte, et sans désormais craindre,  
Elle, un idiot qui veut peindre,  
Moi, l'âme horrible des tyrans,  
A savourer ensemble une paix assurée,  
Une tranquillité sacrée  
Au saint repos des vétérans.

---

## LE FOND DE L'ABIME

*La joie est vite absente ;  
Et les plus sombres d'entre nous  
Ont eu leur aube éblouissante.*

V. HUGO.

Petite, le sais-tu ? ton cœur est un abime  
Où descendra bientôt la meute des regrets :  
Il en est de plus doux, où même l'attrait prime ;  
Mais d'autres sont cruels ; ils font boire à longs traits  
Un fiel noir que les ans n'adouçissent jamais.

Eux, ils feront pâlir le carmin de ta joue  
Et mêleront d'embrun l'azur de ton œil clair ;  
Quiconque a traversé l'âge heureux qui t'enjoue  
Sent monter de son cœur plus d'un relent amer  
Qui lui torture l'âme et consume sa chair.

On te verra rieuse, et folâtre peut-être,  
Avec des forts qui tous souffriront comme toi ;  
Mais tu ne tueras point le mal qui va te naître :  
Il sera pour toujours intronisé ton roi,  
Et malgré tant d'efforts tu subiras sa loi.

Qui saurait mettre un frein à ses œuvres cruelles ?  
Qui retiendrait d'aller ses pâleurs à ton front ?  
On croirait le tenir que pourtant tes fidèles  
Le chercheraient encor de plus en plus au fond :  
Car l'abime du cœur, ma fille, il est profond.

## LE PORTRAIT

*Dans le fond des forêts votre image me suit.*

RACINE.

A quoi me servirait ce portrait de Valmore  
Que m'apporte aujourd'hui  
La missive endeuillée et larmoyante encore  
Qu' me parle de lui ?

Sachez le conserver, ce dernier qui vous reste  
Du jeune ange des cieux,  
Pour ceux qui l'ont aimé d'un amour moins céleste  
Que mon cœur et mes yeux.

Je n'en saurais que faire, et sa prompte arrivée  
N'est rien à ma douleur :  
L'image de l'enfant est puissamment gravée  
Dans mes yeux et mon cœur.

---

## LA FIANCEE TRAHIE

*Sa douleur profonde  
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.*

RACINE.

Ne blâmez pas la pauvre fille,  
Elle a pris la meilleure part ;  
Rien n'importe que sa famille  
Voie avec dépit son départ.

A vingt ans son âme est trempée  
Dans un océan de regrets :  
Le monde l'a sitôt trompée !  
S'y ferait-elle désormais ?

Mais son charme est irrésistible,  
Elle est belle et son cœur est doux :  
Pour passer les amants au crible  
Qu'elle attende un peu, dites-vous.

Quand l'âme qu'un saint feu consume  
A bu cette averse de fiel,  
Le remède à tant d'amertume  
Ne se retrouve plus qu'au ciel.

Va, noble fille, au cloître sombre  
Grossir la phalange de Dieu,  
Y dusses-tu pleurer dans l'ombre  
Au souvenir de notre adieu.

Déjà libre d'humaine flamme,  
Enfermes-y comme au cercueil  
Avec le charme de ton âme  
Le charme discret de ton œil.

Loin de Ninive et de Sodôme,  
Cités que guette un sort cruel,  
Dans du céleste royaume,  
Reste vierge et près de l'autel.

Tu vas de la sorte rejoindre  
La blanche escorte de l'Agneau ;  
Ton bonheur n'en sera pas moindre  
Pour en être toujours nouveau.

S'il est des aimés de la terre  
Qui hantent là ton souvenir,  
Sous l'œil de notre commun Père,  
Demande-lui de les bénir.

Pense alors au pauvre poète  
A qui dès l'enfance tu plus,  
S'il chante aujourd'hui ta retraite.  
C'est bien lui qui t'aima le plus.

---

## LE VALLON DU LAC-NOIR

*There's a calm secluded valley  
Where the graceful willows bend,  
There, the night queen seems sweetest,  
There, the echoes sweet attend.*

HOLLAND.

Le Charme s'est choisi le vallon du Lac-Noir.  
Ce séjour ne connaît ni château ni manoir ;  
Maints ruisseaux de cristal à l'onde murmurante  
Inclinent vers son lac leur insensible pente,  
Et, quand la fin du jour aux rayons empourprés  
Jette un dernier reflet sur ses flots diaprés,  
Ils sont harmonieux les refrains, les ramages  
Dont résonnent au loin ses radieux bocages !

L'œil y voit des sentiers où bondit le chevreuil,  
Mais où le plomb cruel ne porte point le deuil  
Des coteaux émaillés, champêtres forteresses  
D'où les braves un jour altérés de prouesses  
Lanceront la vengeance au cœur de l'ennemi  
Des berceaux parfumés où le frais endormi  
Invite les amants à se jurer ensemble  
De ne briser jamais le nœud qui les rassemble.

.....

Là, les gais trémolos que module le soir  
Volent en frémissant sur l'aile du zéphire  
Et vont loin enchanter la vague du Lac-Noir ;  
Là, la vierge ingénue exhale avec délire  
Son amour frais et pur autant que son espoir.

O vallon du Lac-Noir, les oiseaux qui t'habitent  
Ont des accents plus doux que le cygne amoureux  
Dont Tibulle a chanté le trépas langoureux ;  
Et les souffles sous qui tes feuillages palpitent,  
Ils sont plus embaumés que l'églantier nouveau  
Et le lys argenté qui croît au bord de l'eau,  
Plus doux que les soupirs et la légère haleine  
Qui font pleurer au loin la harpe écolienne  
Que parfois on suspend aux branches de l'orneau,  
Plus doux que les soupirs et la légère haleine  
De l'enfant qui dort au berceau.

Tes aurores sont plus brillantes  
Et tes couchants ont moins de bruit  
Que les déesses éclatantes  
Dont les prunelles scintillantes  
Constellent le sein de la nuit.

Les poétiques rêveries,  
Loin de notre tumulte et de nos indiscrets,  
Parcourent sans frémir tes arches assombries,  
Malgré les feux du jour y respirent le frais,  
Y font en nous hélant leurs demeures chéries  
Et nous rendent divin l'abri de tes forêt .

Ah ! s'il m'était donné de voir couler ma vie  
Sans chercher à chaque heure un bonheur pour autrui,  
Je l'abandonnerais même dès aujourd'hui,  
Cette lourde existence aux labeurs asservie ;

Et j'irais conjurer le roi de ce vallon  
De me laisser mourir si loin de l'aquilon,  
Sous ses ombrages verts qu'agite le zéphire  
Et dont jouit toujours son adorable empire.

r autrui,

## L'HEUREUX DU LAC-NOIR

*Homme rare, sur ma parole !  
Avec moi vous en conviendrez*

\*\*\*

L'Irlandais plein d'orgueil tressaille de bonheur  
A l'aspect enchanté de ses vertes campagnes ;  
L'Écossais belliqueux adore ses montagnes  
Et le son du pibroch fait palpiter son cœur.

Mais du brave Écossais les cimes sourcilleuses  
Demeurent sans appas comme un front sans espoir,  
Et du vain Irlandais les campagnes soyeuses  
Ainsi qu'un Sahara deviennent ennuyeuses  
Après du doux vallon où frémit le Lac-Noir.

C'est là qu'environné des biens que son cœur aime,  
Le vert gazon, le calme et l'ombre des forêts,  
Vit Benoit, homme heureux dont le plus cher emblème  
Est l'auguste pavot qui blanchit ses guérets,  
Que, dans un océan d'insouciance extrême,  
Le ciel garde à mon cœur l'arbitre de ma paix,  
Le dieu qui fut toujours la moitié de moi-même.

Ah ! que l'astre du jour de ses vastes splendeurs  
Ne transperce jamais les tranquilles ombrages  
Où le divin Benoit s'abreuve de douceurs !  
Qu'il y laisse dormir le plus sage des sages  
Sans connaître nos bruits et nos mille douleurs.

Ce qu'il lui faut, à lui, c'est la voûte étoilée,  
C'est la douce lueur que la reine des nuits  
Verse en gerbes d'argent sur l'onde constellée,  
C'est l'ombre et le silence au fond de ses réduits.

Murmure donc toujours à tes rives charmantes,  
Lac-Noir que l'âge d'or eût mis au rang des dieux !  
Roulez-y donc toujours vos ondes gazouillantes  
Sur vos sables dorés, sous vos gazons soyeux,  
Ruisseaux parfois mutins mais toujours gracieux !

Et toi, brise embaumée, et toi, léger zéphire,  
Effleurez, mais sans bruit, son arceau velouté,  
Et n'allez pas ternir sa douce volupté,  
Ah ! ne réveillez pas le sage qui soupire  
En buvant à grands flots l'ivresse du Lethé.

Vous ne connaissez pas, orages et tempêtes,  
Les rivages fleuris de son divin Lac-Noir ;  
 Vos souffles trop bruyants ne tordent pas les faites  
De ses pins sourcilleux où la nuit va s'asseoir,  
De ses grands bois obscurs pleins de douces retraites.

Oui, vous allez ailleurs noircir le front des cieux.  
Allez ! vous faites bien, tourmente échevelée ;  
Car Benoit veut dormir, et vos bruits odieux,  
Et votre face maculée,  
Iraient jeter l'horreur sous ses pliants arceaux,  
Au fond de la fraîche vallée  
Où le ciel lui forma des milliers de berceaux.

Et vous, chantres ailés qui peuplez ces domaines,  
Ne rompez point le cours de vos longues chansons ;  
Faites-les retentir par les monts, par les plaines,  
Sur la cime des pins et sur les verts gazons.  
Quand va naître le jour, et puis le soir encore,  
Chantez, puisque le ciel vous donne comme à nous  
    Une âme expansive et sonore,  
    Mais que vos ramages soient doux.

Car le sage Benoit veut oublier la vie  
En vouant au sommeil sa carrière ravie,  
    Et des cantiques pleins de bruits  
Feraient languir son âme à la veille asservie...  
Ah ! dévouez plutôt le Lac-Noir aux ennuis.

---

## L'AMERTUME D'ANATOLE

*Defecit in dolore vita mea.*

l's. 30.

Sous les arceaux brunis et lourds du temple antique  
L'ombre avait commencé de descendre sans bruit.  
Anatole y penchait son visage plitistique,  
Et sa voix murmurait triste comme la nuit :

« Messagère du soir, la brise au doux murmure  
Annonce le retour des moments solennels  
Où l'âme désolée, ô Vierge sainte et pure,  
Epanche sa douleur au pied de tes autels.

« Reçois-moi donc encor, Vierge mon espérance,  
Reçois-moi, devant toi mon cœur veut soupirer :  
En tous lieux exilé, lassé de la souffrance,  
A tes genoux sacrés, je viens encor pleurer.

« Ah ! pourquoi vois-tu donc la constante poursuite  
Des hommes conjurés s'attacher à mes pas ?  
Pourquoi ces cœurs remplis d'une haine gratuite  
Livrent-ils à mon cœur ces inhumains combats ?

Je naquis ignoré des princes de la terre,  
Mon jeune âge a passé sans faste, sans splendeur,  
Sans charme, sans plaisirs, au sein de la misère  
Et sans avoir connu l'ordinaire verdure.

« Jamais un vrai souris de la justice humaine  
N'a réjoui mon front que des maux sans secours,  
Les soucis, les labeurs de vingt printemps à peine  
Ont marqué sans pitié du cachet des vieux jours !

« Je frémis sous les coups des êtres à qui même  
Dans mon cœur plein de feu j'offre le premier rang !  
Et, pleins de noir venin et de rage suprême,  
Je vois fondre sur moi ceux de mon propre sang !

« Et jamais dans mon cœur une amitié fidèle  
N'a fait luire un seul jour le flambeau du bonheur :  
On n'eut jamais pour moi qu'une glace cruelle,  
Complaisance enfiellée et sourire berneur.

« Le jour est-il pour moi l'image de la vie ?  
Non ! jamais mon regard n'implore ses clartés :  
Je dois songer à fuir dès que l'aube convie  
Le monde à ses bonheurs... que je n'ai pas goûtés.

« Ah ! ton souvenir saint est ma seule assistance  
Dans les transports brûlants de ma longue douleur ;  
Et d'un vol enflammé ma prière s'élance  
A ton trône de gloire, ô Reine de mon cœur.

---

## LES VIEUX MIROIRS

*La perte qu'on fait des vieilles gens  
n'empêche pas qu'elle ne soit sensible,  
quand on a de grandes raisons de les  
aimer et qu'on les a toujours vus.*

SÉVIGNÉ.

Ne laissez pas tomber aux creux des immondices  
Un miroir qu'à vos murs, avec haine ou délices,  
Vos yeux ont vu longtemps vieillir,  
Son âge de cent ans surpassât-il votre âge  
Et fut-il un débris qui brise votre image  
En cent morceaux près de jaillir.

Quand a sonné pour lui l'heure de la retraite  
Ou que le sort cruel soudainement l'émiette  
D'un coup d'aile franc et fatal,  
Que, dès lors et toujours, votre zèle intrépide  
S'allume pour l'infirmes et lui serve d'égide  
Contre un mépris si déloyal.

Pour tout crime et défaut il n'a que la vieillesse  
Ou qu'une infirmité dont votre maladresse  
Fut elle-même l'*ab ovo* ;  
Incertain qu'à ces maux votre avenir surnage,  
Sachez que la droiture honore le vieil âge  
Et qu'un vieux reste est toujours beau.

C'est lui qui, par vos yeux, de chacun de vos âges  
Aux fenillets de votre âme a gravé les images  
Et sans fard écrit les appas :  
Aux jours froids et ridés de la vieillesse amère,  
Vous savez que jadis vos traits ont su mieux plaire ;  
Sans lui vous ne le sauriez pas.

Et peut-être qu'aussi la glace fracassée  
A réfléchi des yeux chers à votre pensée,  
Qui ravirent jadis vos yeux ;  
Par la tombe ou l'absence enlevés dès l'aurore,  
Vous semblez quelquefois les y chercher encore  
Sous la neige de vos cheveux.

Puis, à ce vieil ami de votre confiance,  
Et sans lui mendier l'obole du silence,  
Et sans craindre sa trahison,  
Vous avez quelque jour dévoilé des mystères  
Que vous n'oseriez pas dévoiler à vos mères  
Ni même aux herbes du gazon ;

De vos grâces il fut le conseiller, le maître,  
Il vous gonfla d'orgueil cent fois le jour, peut-être,  
Et pleura parfois avec vous :  
Et, loin de les trahir, vos tristesses amères,  
Vos coups d'œil satisfaits et vos jaloux mystères,  
Lui-même il les oublia tous.

---

Ah ! quand nulle autre foi ne console la terre,  
Quand par l'amitié même au tombeau qui libère  
Tous arrivent déshonorés,  
Une telle amitié doit rester éternelle,  
Et les restes noircis de qui fut si fidèle  
Sont toujours chers, toujours sacrés.

---

## LE DEPART DES CORNEILLES

*Au temps que les Corneilles braient,  
Et la froidure s'achemine.*

\*\*\*

Ansitôt que la froide automne  
Au front pâissant des coteaux  
De lambeaux glacés se couronne,  
O Corneilles, bruyants oiseaux,  
Sur les falaises résonnantes  
Vous formez vos troupes flottantes  
Et pleines de stridents accords,  
Vous déployez larges vos ailes,  
Et loin de nos plages cruelles  
Vous dirigez vos longs essors.

En quel secret recoin du monde  
Allez-vous donc, ô noirs oiseaux,  
Enfourer votre peuple immonde  
Et chercher des soleils plus beaux ?  
Quelle atmosphère favorable,  
Quel paysage plus aimable  
Vous ravissent à nos climats ?  
Est-ce au Couchant ? Est-ce à l'aurore ?  
Serait-ce au rivage du Maure ?  
Le vulgaire ne le sait pas.

Ah ! c'est pourtant sur nos rivages  
Que s'ouvrit pour vous le berceau :  
C'est à l'ombre de nos bocages  
Qu'il pendit à son vert rameau ;  
Ce sont nos bois et nos montagnes  
Nos vieux rochers et nos campagnes  
Qui charmèrent vos premiers jours,  
Où frissonnèrent de vos ailes  
Les ombres naissantes et grêles,  
Qui virent vos premiers amours.

Ah ! sur nos campagnes chenues  
Quiconque a vu passer l'hiver  
Comprend qu'aux rives inconnues  
Vous demandiez l'exil amer.  
Car l'exil funeste et morose  
Est une moins cruelle chose  
Que notre hiver tant rigoureux ;  
Oui, l'exil a moins d'amertume,  
Sa funèbre langueur consume  
Moins que chez nous l'hiver affreux.

Il n'est pas, jusqu'au bout du monde,  
Un séjour cruel et maudit  
Où la neige piquante abonde  
Comme au front de notre bandit,  
Où la bise qui tourbillonne  
En levant sa large colonne  
De frimas au toucher mortel  
Alligne au dos de ses campagnes,  
Comme ici, de longues montagnes  
Qui menacent parfois le ciel ;

Où, d'une aurore à l'autre, en proie  
A la tristesse, au pâle ennui,  
Blasé, sans travail et sans joie,  
On demande au vice un appui ;  
Où la tyrannique indigence  
Fait naître et régner la souffrance  
Au toit sombre du laboureur ;  
Où la famine, la détresse,  
Le crime auprès de la paresse,  
Sur leurs pas épandent l'horreur ;

Où se gaudit et règne en maître  
Le rhumatisme douloureux,  
Où chaque heure en tout lieu fait naître  
Par cents les fléaux catharreux ;  
Où, le front ceint d'hypocrisie,  
Circule l'affreuse phtisie  
En semant la peur et la mort ;  
Où d'une aurore à l'autre aurore  
L'on voit mille autres maux éclore  
Ainsi que chez nous c'est le sort.

Non, sous ses glaces sans mesures  
Ses nuits aux manteaux froids et longs,  
Avec ses géantes froidures  
Et ses éternels aquilons,  
Le pôle n'est pas plus horrible  
Plus meurtrier et plus terrible,  
Dans ses gigantesques rigueurs  
Que nos bords, glaciers délétères  
Où l'hiver gonflé de colères  
Traîne ses mortelles longueurs.

Ah ! fuyez notre hiver horrible,  
O noirs oiseaux, vous faites bien ;  
Déployez votre aile flexible,  
Hâtez-vous, l'exil n'y fait rien.  
Allez lui demander la vie  
Avec la campagne fleurie  
Et l'épi lourd du laboureur,  
L'aube en pleurs et les verts feuillages  
Les reflets d'un ciel sans nuages,  
Et les zéphyr et le bonheur.

Oui, fuyez, bruyantes Corneilles,  
Hâtez-vous par tous les chemins !  
Fuyez, et fermez vos oreilles  
Aux discours de naïfs humains  
Qui prétendent que leur patrie  
A toujours la face fleurie,  
Lors même qu'elle est sans étés  
Et qu'une flamme colossale  
Contre le givre et la rafale  
Nous y tient à peine abrités.

Ces patriotes en délire  
Qui vantent, chantent nos glaçons,  
En vous moquant laissez-les dire,  
Et vivez si nous périssons.  
Car c'est dans un effort pénible,  
Poursuivis par la mort horrible  
Qui plane sur nos blancs déserts ;  
C'est du moins pâlis par les trances,  
Sans force, écrasés de souffrances,  
Qu'ils vantent, chantent nos hivers

C'est ainsi qu'au bord du vieux Gange  
Un peuple fanatique et sot,  
Ecrasé sous son char étrange  
Acclame le dieu Jagrenaut,  
Que le feu qui du Nil immonde  
Habite la rive féconde,  
Mais dont la mort glace le flanc,  
Se plait à mourir et jubile  
En adorant le crocodile  
Qui le dévore et boit son sang.

## L'AURORE

*Sicut aurora consurgens.*

LA BIBLE.

Quand l'urne matinale  
De vermeil et d'opale  
Répand sur la face des flots  
Sa vague fraîche et virginale  
En reflets chatooyants et beaux,

Quand la riante Aurore  
Fait sourire et colore  
Le bord des lointains horizons  
Et que sans épargne elle dore  
Le faite sémillant des monts,

Les humides feuillages  
Des forêts, des bocages,  
Revêtent de vives couleurs,  
Et, comme les prés, les rivages  
En riant ruissellent de pieurs ;

Du sublime empyrée  
La tenture azurée  
Reprend sa suave splendeur,  
Et sa vue, immense, éthérée,  
Enivre l'âme de grandeur ;

Sous l'épaisse feuillée  
De perles émaillée,  
L'oiseau, frissonnant de plaisir,  
Étale son aile habillée  
De rubis, d'or ou de saphir ;

Sa gorge se déploie  
En longs hymnes de joie,  
En chants plaintifs, mais frais et beaux,  
Qu'en notes limpides renvoie  
La troupe des moqueurs échos ;

L'agneau d'un jour palpite,  
Bondit, court et s'agite ;  
Le taureau frémit, noble et fier,  
Le coursier va, se précipite  
Et de ses longs crins fouette l'air ;

Et le fauve lui-même  
Malgré sa rage extrême  
S'éprend d'indicibles émois,  
Il tressaille d'un feu suprême  
Dans sa retraite au fond des bois ;

La mantille fleurie  
Que revêt la prairie,  
Le tapis des moites gazons,  
L'insecte qui change de vie  
Et le reptile aux noirs poisons...

Ah ! toute la nature  
Sous l'or ou la verdure  
Se ravive, forme un seul cœur  
Se répand en un doux murr  
Et frémit d'aise et de bonheur.

Et plus qu'elle encor, l'âme  
S'illumine et s'enflamme  
D'heureux, d'ineffables transports ;  
Elle admire, et parfois se pâme  
Devant ces sublimes décors.

C'est que la nuit amère,  
Affreuse, délétère,  
A fini son règne de mort  
Et que son humide repaire  
Du jour est devenu le port

Car cette flamme immense,  
C'est le jour qui commence  
Plein de ris, de vie et de feu,  
C'est le règne de l'espérance,  
Le regard propice de Dieu.

Ah ! c'est bien, nombreux êtres,  
Forestiers ou champêtres,  
Ou qui peuplez le champ des airs,  
Vous surtout que Dieu fit leurs maîtres,  
Hommes, précés de l'univers !

Banissez la tristesse,  
Soyez pleins de l'ivresse  
Que verse la main du bonheur,  
Aux plus doux élans d'allégresse  
Sans borne livrez votre cœur.

Mais ces feux de l'Aurore  
Devant qui s'évapore  
Le manteau sombre de la nuit  
Et devant qui, noir météore,  
L'horreur froide et lourde s'enfuit,

Ils sont, bien qu'assombrie,  
L'image de Marie  
Brillant sur le monde charmé,  
Quand elle parut à la vie  
Comme un phare immense allumé.

Telle, et plus douce encore,  
Sur la nuit incolore  
Où gisait l'homme avec la mort  
Brilla cette divine aurore  
Qui présagea notre heureux sort.

Telle, et cent fois plus belle,  
Sa lumière immortelle  
Bannit du monde la torpeur  
Et sur notre épaule infidèle  
Brisa l'affreux joug de la peur.

Du Jour Père de l'être  
Qui devait bientôt naître  
Sur notre brumeux horizon,  
Où Lucifer régnait en maître,  
Elle fut le premier rayon.

Sous les voiles funèbres  
De nos froides ténèbres  
Elle épancha les premiers feux,  
Les seuls feux à jamais célèbres,  
Et les premiers transports heureux.

Et pareille à l'Aurore  
Qui fait briller et dore  
La terre et les cieux enchantés,  
Puis leur jette bientôt encore  
Des flots de plus vives clartés.

Marie à la souffrance,  
A la désespérance,  
Donna l'éternelle splendeur,  
Et l'éternelle délivrance,  
Et l'éternelle paix du cœur.

Mais quand le jour éclaire  
Et les cieux et la terre  
De sa lumière aux jets féconds,  
Déjà l'Aurore salutaire  
Est dans les abîmes profonds.

La Vierge magnanime  
Ne connut pas l'abîme  
Du profond et funèbre oubli ;  
Mais son éclat vaste et sublime  
Est par les âges ennobli.

Car le Dieu tutélaire  
Dont elle fut la mère  
Chaque jour accroît sa grandeur,  
Sa gloire qui ravit la terre  
Et son ineffable splendeur :

Toujours sa main puissante,  
Féconde et bienfaisante,  
Aux bons rend plus douce la pais,  
A ceux que la peine tourmente  
Dispense plus grands les bienfaits.

---

## SI LOIN !

*Vers cette heureuse terre  
Que me ramènera !*

GENSOUL.

La nuit voile en pleurant les plaines reverdies  
Et mes saules touffus aux longs rameaux flottants ;  
La feuille tremble à peine aux brises attiédies  
Que soupire le doux printemps.

Mais je tends vainement mon oreille attentive  
Vers ces coteaux si chers où fleurit le benjoin ;  
Je n'entends pas la voix dont le son me ravive . . .

Ah ! le pourrais-je ? C'est si loin !

Ces souffles inégaux dont l'aile parfumée,  
Dont le vol caressant semble venir des cieux,  
Est-ce un reste affaibli de l'haleine enchaumée  
Qui touche en passant ses cheveux,  
Des soupirs exhalés par sa bouche vermeille  
Qu'apportent les zéphirs imprégnés de sainfoin,  
Pendant que ses regards sont fermés à la veille ?  
On le dirait, mais . . . c'est si loin !

Et ce pâle reflet qu'à travers la distance,  
Là-bas, je vois rongir l'horizon emmué,  
N'est-ce pas un flambeau qu'à son lit de souffrance  
Tient une avare charité,  
Son âtre qui s'éteint, une lampe pâlie  
Près de qui son œil veille et pleure sans témoin ?  
Ah ! le croire, pourtant, je sais, serait folie ;  
Car sa demeure, c'est si loin !

Je garde, néanmoins, mon regard solitaire  
Sur ce cher coin du ciel enfoncé dans la nuit,  
Car ce pâle reflet peut-être aussi l'éclaire,

À ses yeux peut-être qu'il luit :

J'y veux rester encor jusqu'à l'aube fleurie ;  
C'est à mes yeux un charme, à mon cœur un besoin,  
Car du moins, ce reflet, il vient de sa patrie,  
Et sa patrie, ah ! c'est si loin !

## LES MONTAGNES

*D'un spectacle si doux  
n'éloignez pas mes yeux.*

RACINE.

Avez-vous songé quelquefois  
Pourquoi Dieu plaça les montagnes  
Sans ordre à travers les campagnes  
Les rives, les flots et les bois ?  
En arrêtant votre pensée  
À ce point facile à mûrir  
Votre cœur a dû s'attendrir  
Et votre âme s'est rehaussée.

Si pourtant vous demeurez froids  
En face de ces hautes masses  
Qu'on voit d'espaces en espaces  
Parsemer les champs et les bois,  
Au moins vos pieds les ont gravies  
Au souffle embaumé de l'été ;  
Vous avez du moins arrêté,  
Du haut de ces cimes ravies  
Que vous veniez d'escalader,  
Un regard plein d'indifférence  
Sur la plaine à vos yeux immense  
Sans penser à la regarder.  
Mais, environné de silence,  
De solitude, de déserts

Et comme flottant dans les airs,  
Vous avez aperçu l'immense ;  
Vous avez vu poindre à vos pieds  
Des forêts, des prés et des morues,  
Puis, dans un horizon sans bornes,  
Des bourgs de verdure noyés,  
Des champs que la moisson colore,  
La mer, ou l'orage en courroux,  
L'éclair même au-dessous de vous,  
Et bien d'autres choses encore ;  
Et vos regards ont malgré vous  
Scruté la lointaine distance,  
Arrachés à l'insouciance  
Par cet aspect sublime et doux.

Alors, dans les plis de votre âme  
Un transport, un charme inconnu,  
Est insensiblement venu  
Comme un subtil rayon de flamme.  
C'est qu'elle voyait de plus haut  
Les merveilles que sur la terre  
De l'Aurore au Couchant opère  
La main puissante du Très-Haut,  
Et que d'ici-bas arrachée,  
Plus loin du monde et de son fiel,  
Votre âme se sentait du ciel  
Dans ce moment plus rapprochée ;  
C'est qu'éloigné d'objets amers  
Comme tiré de l'abîme,  
Votre œil contemplait de la cime

si doux  
mes yeux.  
INE.

Des lieux lointains qui vous sont chers ;  
C'est que vous croyiez dans la brume  
Entrevoir au fond d'un hameau  
Un vieux toit, peut-être un tombeau  
Dont le seul penser vous rallume,  
Ou sentir dans l'air embaumé  
Que vers vous exhalait la plaine  
La chaude et caressante haleine  
Ou les soupirs d'un être aimé.

---

## INDIGNATION

*Comment, disaient-ils,  
Oublier querelles,  
Misère et périls ?  
Dormez, disaient-elles.*

V. Hugo.

Passez pleins d'orgueil et de paix  
Vos jours si bien remplis d'ignoble frénésie,  
En lui jetant au cœur des monceaux de regrets  
Et vous enveloppant de vaste hypocrisie.

Sur le houblon et le pavot  
Vous voulez que la nuit il repose sa tête,  
Pour rappeler à lui la somme qu'il lui faut  
Et conjurer la mort qui promptement s'apprête.

Ah ! donnez, donnez-lui plutôt  
Un peu de ce répit si cher à la souffrance,  
Un jour qui soit sans ombre et sans cruel assaut,  
Dans vos coups sans vergogne un peu moins d'assurance.

Vous surtout, immondes ingrats  
Qui noyez sans rougir d'infamale amertume  
Un mortel qui si grands vous a tendu les bras,  
Et dont sans se lasser le cœur pour vous s'allume.

Vous, sales ingrats qui vivez  
De sa fatigue atroce et de son jeûne austère,  
Dont les pères sans pain furent par lui sauvés  
Du froid qui fait bleuir, de la faim qui lacère.

Sourds à la voix du souvenir,  
Vous mordez aujourd'hui la main qui vous protège :  
Ah ! bientôt va sonner l'heure du repentir  
En vous noyant de pleurs votre noir sacrilège.

Alors, dans la tombe couché  
Et glacé par la mort, horrible mais sereine,  
Vos larmes l'atteindront : il en sera touché,  
Mais sans qu'à vous, pourtant, rien jamais n'en revienne.

---

ège :

evienne.

## LE CERCLE FRATERNEL

A MM. M. ET B.

*Hélas ! partout où tu repasses  
C'est le deuil, le vide et la mort.*

LAMARTINE.

Immortels compagnons, amis dont la mémoire  
Fut toujours fortement liée à mon histoire,  
Le savez-vous ? Omer vient de mourir aussi,  
Le cercle fraternel s'est encor rétréci !

Demain vous ne serez que tous deux à le faire,  
Si parmi vous la mort persiste à se complaire.  
Mais que dis-je demain ? Ah ! c'est bien aujourd'hui  
Que sur votre horizon cet astre en pleurs a lui.  
Que vous sont-ils, ces trois qui vous vivent encore,  
Loin de vous dispersés du Couchant à l'Aurore ?

Atteint par un malheur dont le joug est de fer,  
Un voit couler ses jours dans un exil amer,  
Et jamais jusqu'à vous il ne vient de sa plume  
Un mot où du passé le flambeau se rallume  
Ou qui vous dise un peu que l'ami se souvient,  
Que du moins votre image en songe lui revient.  
Loin que vous puissiez sourdre à sa présence aimée,  
Qu'il vous écrive au moins, jamais la Renommée  
A son pays natal ne rappelle son nom.  
L'humble frère, après tout, vit-il encore ou non ?

Sur un rivage humide où la froidure abonde  
L'entraîné par le zèle au bout de votre monde,  
Un autre s'est pour vous à jamais enfoui  
Dans un oubli cruel encor plus qu'inoui.

Ses membres sont perclus par un mal incurable,  
Et l'état de son âme est indéfinissable :  
Il voit fuir le présent et narre le passé,  
Il parle avec les siens comme un homme sensé  
Et jusque dans l'obscur son sens discerne juste ;  
Mais il n'a pas gardé le souvenir auguste  
Du sein qui l'a nourri, de ceux qui l'ont aimé,  
De ces maîtres si chers dont le cœur l'a primé !

Si jamais jusqu'à lui la fortune vous même,  
Il niera vous connaître, en vous tuant de gêne ;  
Nommez-vous ses amis, l'homme affreux vous dira  
Que jamais de ses jours il n'a vu ces gens-là !

Le troisième, qui fut le vrai tiers de votre âme,  
—Et le serait encor si la superbe infâme  
Ne l'avait imprégné d'un funeste poison—  
N'est plus qu'un souvenir qui bat votre horizon.

Quand vous musiez tous trois assis au même siège,  
Ou que vous rebattiez vos traces sur la neige  
Ou vos sentiers durcis sous les ombrages verts,  
En narguant l'avenir avec ses jours amers,  
Sans mystère à vos yeux il s'ouvrait de lui-même  
Et ne voilait, croyiez-vous, aucun sombre problème.

Toutefois vous sentiez quelque part en son cœur  
Brûler secrètement l'amour de la grandeur.  
De fait, en vous quittant, il sut avec adresse  
Prendre pour marchepied une grasse largesse,  
Et vous savez comment cette aide l'a grandi  
Et comme depuis lors son cœur s'est refroidi.

Une lettre de vous lui cuirait comme un chancre,  
Vous serait trouble vain et gaspillage d'encre :  
Le grand homme à coup sûr ne vous répondrait pas,  
Même en affaire urgente il n'en ferait point cas.  
Et vous n'êtes point là tous deux dans l'ignorance :  
L'un de vous en a fait la rude expérience.  
Il rougit sous le dais et les sacrés bijoux  
D'avoir eu pour amis des rustres comme vous.  
Vous lire ! quand il meurt du mal de vous connaître ?  
Ah ! si vous l'alliez voir il en fondrait peut-être.

Ainsi, vous le voyez, le cercle fraternel  
N'a bien plus que vous deux pour servir son autel,  
A s'aimer, à s'aider, à s'appuyer l'un l'autre  
Dans l'amour si constant et si vieux qu'est le vôtre.  
Ah ! ne cessez jamais de vous tendre la main  
Et, quoi qu'il vous arrive, allez votre chemin  
Le sourire au visage et la force dans l'âme.

---

Si parfois malgré tout la tristesse vous pâme,  
Revenez en esprit jusqu'aux jours fortunés  
Où vous étiez si pleins de ris enlutinés,  
Sous vos arbres géants et vos ciels de feuillages,  
Dans vos gais jardinets et vos routes sauvages,  
Que vos absents, vos morts, s'y trouvent avec vous,  
Car le charme puissant n'en serait que plus doux.

---

VOUS,  
IX.

## L'ÉRABLE

*Tacitum vivit sub pectore vulnus.*

VIRGILE.

Jenne, à tous nos yeux fort et plein de chaude sève,  
Quand s'est levé le jour cet érable était beau ;  
Comme un flot qu'il balance au sable de la grève,  
Le zéphire en charmaut jusqu'au moindre rameau.

Naguère il était beau même au choc des orages,  
Même au souffle emporté qu'exhale l'ouragan ;  
Il mêlait son murmure à leurs clameurs sauvages  
Et semblait se jouer dans leur féroce élan.

Et ce soir, cependant, l'érable en apparence  
Si rempli de santé, si prospère, si beau,  
Sans signe avant-coureur de moindre décadence,  
Il est là de son long couché sur le préau !

Et le choc orageux qui nous l'a de la sorte  
Tout à coup renversé ne semblait pas fatal.  
Et sa tige élégante apparemment si forte  
A cent fois triomphé d'un assaut plus hrutal !

Ah ! c'est qu'on l'a cru fort d'une santé puissante  
Quand déjà le bel arbre avait la mort au cœur,  
Mort dont l'œuvre sans frein et sans cesse latente  
Prenait de jour en jour une plus large ampleur.

Voyez cette piqure à travers son écorce  
Faites à son tendre aubier par quelque dard menu ;  
A peine perceptible, on ne sait quelle force  
A produit ce point noir tout à l'heure inconnu.

La pluie a pénétré par l'étroite blessure  
A pas cachés et lents jusqu'au centre du bois  
Où jamais n'a passé sur l'âcre moisissure  
Un rayon de soleil qui la séchât parfois.

Circonscrit par l'aubier peut-être vingt années,  
Le mal insidieux dans l'ombre s'est accru,  
Et, poussant librement ses occultes menées,  
Dans l'épaisseur du bois il a partout couru.

Pour donner au bel arbre une sève abondante  
Et de riches rameaux son aubier a suffi.  
Mais il ne pouvait plus sous sa fronde brillante  
D'un orage commun soutenir le défi.

Il est tombé... Qui sait combien de mortels tombent  
De la sorte piqués par un dard inconnu ?  
Ils souffrent en secret, puis enfin ils succombent  
Sans que de leur souffrance on n'ait jamais rien su

---

## LE CHICOT

*Je pense à ceux qui ne sont plus.*

LAMARTINE.

C'est un cèdre rompu,  
Sans écorce, et noirci par le temps et la flamme ;  
Et nos pères l'ont vu,  
Le vieux tronc chauve et nu,  
Au milieu du vallon de loin attrister l'âme.

Ce vieillard affaisé,  
Que de fois il a vu naître et mourir les âges :  
Dix siècles ont passé  
Sur son front convulsé,  
Enlaidi, déformé, sans sève et sans feuillage !

Pourtant il naquit beau  
Sur son délicieux et fertile rivage,  
En inclinant sur l'eau  
Du limpide ruisseau  
Le trésors gracieux de son naissant ombrage.

Environné de rois,  
D'amis, de protecteurs à la vaste puissance,  
Il a vu, sans alois  
Et sans cruels effrois,  
Un océan de force abreuver son enfance.

Si d'arides désirs  
Ont parfois torturé sa vivace racine,  
L'haleine des zéphirs  
A charmé ses soupirs  
Et défendu son corps d'une lente ruine.

Il a crié, l'arbrisseau,  
En méprisant les vents, en défiant l'orage,  
Et, de simple rameau,  
De frêle haliveau,  
Il s'est fait le support du plus géant feuillage.

Et ses nombreux étés,  
Qu'ils ont à son calice épanché sans alarmes  
De riantes beautés,  
D'ineffables gaités,  
De jours que les zéphirs ont saturés de charmes !

Et ses nombreux hivers,  
Qu'ils ont ombré de fois sa robuste jeunesse !  
Que de chagrins amers  
Et de larges revers  
N'ont-ils pas épanchés sur sa verte vieillesse !

Car, devenu géant,  
Neuf longs siècles et plus le livrèrent en linte  
A la rage du vent  
A l'orage béant  
Prêt à vomir la foudre et consommer sa chute.

Plus de cent fois, croit-on,  
La foudre meurtrière a dû frapper son faite,  
Et sous l'aère aquilon  
Au fond du vert vallon  
Mille fois il a dû geindre et courber la tête.

Mais du fineste autan,  
Et de l'orage en flamme, et de l'affreux cyclone,  
Et du noir ouragan  
Il a bravé l'élan  
Sans voir pâlir l'éclat de sa noble couronne.

Même il l'aimait, le fort,  
Ce souffle plein de feu qui gonfle la tourmente.  
Car l'ouragan qui tord  
En comblant tout de mort  
Remplissait de beauté sa ramure flottante.

Un jour pourtant, ce fort,  
Il a vu l'arbre cher dont la source féconde  
Le sema sur ce bord  
Pour y braver la mort  
Descendre de vieillesse au fil de sa chère onde.

Ensuite sont partis  
Ceux dont il a goûté le salutaire ombrage,  
Et puis, grands et petits,  
Ceux qui furent ses fils  
Et tous ceux qui faisaient son paisible entourage.

---

Ils ont fui tour à tour  
Sous la hache, le temps ou le ciel en colère ;  
De son heureux séjour  
Ils ont fui sans retour,  
Et l'arbre est devenu ce débris solitaire.

---

## LES FEUILLES MORTES

*Toutes les routes sont couvertes de  
feuilles mortes.*

STAEL.

Le front plein de pâleur et couronné d'ennui,  
Octobre va bientôt laisser choir devant lui

Le sceptre de l'année :

Le rameau presque nu se relève sans fruit  
Et la feuille en pleurant se détache, erre et fuit  
Au vent abandonnée.

Que j'en ai vu tomber, lentes comme un soupir ;  
Que j'en ai vu pleuvoir dans la tourmente et fuir,  
De pauvres feuilles mortes !

Que j'en ai vu coucher, des soleils endeuillés,  
Des jours pâles qu'Octobre avait appareillés  
De ces tristes escortes !

Que j'en ai vu déjà, des arbres effeuillés,  
Des rameaux amaigris, chauves et dépouillés  
De leur douce harmonie,  
Depuis le chêne fort qui grandit sur les monts  
Jusqu'aux faibles humains que de froids aquilons  
Glacent toute la vie !

Car nous sommes aussi des arbres que le ciel  
A plantés pêle-mêle en ce monde cruel  
Et que sa main féconde ;  
Et nos feuilles, à nous, sont ceux que nous aimons  
Epoux, frères, amis, anges en cheveux blonds  
Dont l'amour surabonde.

Le souffle de la mort s'élève en mugissant,  
Sans merci les arrache au rameau gémissant,  
Les pousse vers la tombe ;  
Et l'arbre, désormais effeuillé sans retour,  
Est triste et décharné jusqu'à ce qu'à son tour  
Il se dessèche et tombe.

Et ceux que le destin a poussés loin de nous  
Avant que dans la mort leur être soit dissous !  
(En sais-je l'affreux nombre ?) . . .  
Eux-mêmes ont laissé l'arbre triste et noirci ;  
Car, quoique pleins de vie, ils sont, pour nous, aussi  
Entrés dans la mort sombre.

---

## SON NOM

*Mel ori meo.*

S. BERNARD.

O Marie, on m'a dit au sortir du berceau  
Que ton pouvoir géant de l'enfance au tombeau  
Aux humains fut toujours propice,  
Et que ton nom lui-même, ici-bas comme au ciel,  
Fait, en passant, couler sur les lèvres un miel  
Qui remplit l'âme de délice.

Et, comme tout mortel, d'ineffables désirs,  
D'une soif effrénée et sans fin des plaisirs  
En naissant devenu l'esclave,  
Pour enivrer mon cœur de plus divins émois,  
Je commençai dès lors d'accoutumer ma voix  
A prononcer ton nom suave.

Et les sons imparfaits que ma langue arpéga  
Dans ces débuts naïfs me remplirent déjà  
D'une aimable et touchante ivresse ;  
Et longtemps en mon cœur mes novices efforts  
Prolongèrent ainsi les célestes transports  
Ou la vague et chère tristesse.

Ainsi mes jours d'enfance, ainsi mes jeunes ans  
Ont passé tour à tour sans découragements  
Au souffle amer de l'indigence,  
Et mon âge a mûri glacé comme l'hiver,  
Ballotté par les chocs du même souffle amer,  
Mais sans céder à leur puissance.

Puis un jour--ô jour grand parmi mes plus grands jours  
Pour charmer mes ennuis en chantant mes amours  
Dieu m'offrit de toucher la lyre.

Je lui fis rendre un hymne où se mêla ton nom,  
Et sous le charme pur du mélodieux son  
Je sentis mon âme en délire.

Dès lors je te choisis pour reine de mes chants :  
En dépit des jaloux, en dépit des méchants,  
Je me consacrai ton poète.

Et, ne voulant que toi pour muse et pour amours,  
Je vouai sans délai la somme de mes jours  
Comme toi-même à la retraite.

Je n'y rencontre pas ces plaisirs des mondains  
A qui sont réservés les tristes lendemains,  
Dont la jouissance consume ;  
Mais mes chastes plaisirs, avec l'aspect moins doux,  
M'enivrent cependant sans honte, sans dégoûts,  
Et sans attente d'amertume.

Et les hymnes d'amour au vol large et pieux,  
Et les soupirs ailés, et les chants gracieux,  
De ma lyre naissent sans nombre ;  
Et, tels qu'au fond des cieus le jour brise la nuit,  
Ces cantiques divers dans mon âme ont pour fruit  
De hriser l'empire de l'ombre.

Ah ! vainement deux fois l'incendie effréné  
A dans ses tourbillons au vol désordonné  
Englouti mes strophes aimées,  
Je veux chanter encor, tel que chante l'oiseau  
Dont le vautour a mis les petits au tombeau  
Du sein de leurs douces ramées.

Et si toujours le ciel au vent de la douleur  
M'abandonne et secoue ainsi que le cribleur  
    Qui vanne sa récolte impure,  
Je chanterai du moins en parant de ton nom  
Ma plaintive élégie ou ma vive chanson  
    Pour trouver douce la torture.

## LA FONTAINE

*Près d'un coteau  
Lez une fontonelle  
Dont claire est l'eau  
Et blanche la gravelle.*

\*\*\*.

Je sais une claire fontaine  
Qui va, sur un sable argenté,  
Serpenter au loin dans la plaine.  
Les ennuis n'ont jamais hanté  
Sa petite urne toujours pleine  
Ni son rivage velouté.

Son onde pure et cristalline  
Surgit en un mince filet  
Sous l'herbe tendre qui s'incline ;  
La féole et le serpolet  
Lui font, au pied de la colline  
Un gazon épais et mollet.

Une brillante cascabelle  
A l'un de ses coudes bondit  
Comme jaillit une étincelle ;  
Au bas l'onde s'approfondit  
Comme un vase dont la margelle  
Sous la verdure s'arrondit.

Elle frémit et se tourmente  
En son adorable prison,  
Puis s'en échappe bouillonnante,  
Fait encore un léger frisson  
Et reprend sa course indolente  
A travers l'humide gazon.

Sa course enfantine soupire  
Un son limpide et gracieux  
Comme un naïf accord de lyre,  
Un bruit suave, harmonieux  
Comme un vol léger de zéphire  
Au déclin d'un jour radieux.

Auprès de sa claire cascade  
Cent fois heureux qui peut s'asseoir,  
Quand brille l'aurore en parade,  
Qui peut entendre chaque soir  
Gazouiller sa douce boutade  
Sous le gazon tendu de noir !

Ah ! si, m'arrachant de la sphère  
Où je suis content d'être né,  
Dieu me faisait roi de la terre,  
Et que, par ma main gouverné,  
Tout ce que le soleil éclaire  
M'obéit le front prosterné,

Je fuirais les plus beaux rivages  
Les théâtres les plus vantés  
Et leurs splendides étalages :  
Peu m'importeraient les cités,  
Les forteresses des vieux âges  
Et toutes leurs célébrités ;

J'irais en première mesure  
Transporter mon trône et ma cour  
A côté de son onde pure,  
Et, comme autrefois, nuit et jour  
Prêtant l'oreille à son murmure,  
J'y saurais borner mon amour.

Pour désaltérer mon altesse  
Je boirais son flot glacial  
En narguant la triste vieillesse ;  
Et parfois dans son pur cristal  
Comme aux beaux jours de ma jeunesse  
Je baignerais mon pied royal.

Pour ce fleuron de ma couronne  
Je pourrais oublier surtout  
Paris, Berlin, Londre et Lisbonne,  
Et puis de l'un à l'autre bout  
L'Europe au front putride et jaune...  
Que dis-je ? Je donnerais tout.

Pourtant, en ce doux coin de terre  
Où chacun des miens me suivrait  
Je vivrais encor solitaire ;  
Je n'y serais pas sans regret,  
Et ma joie y serait amère :  
Ma pauvre mère y manquerait.

---

## CLARA

*Gallice « La maritorne. »*

DE CANGE.

Si vous l'envisagez, l'enfant douce et naïve,  
Sa paupière s'abaissera.

Car, avec son port gourde et sa mine fautive,  
Elle ment à son nom, la timide Clara.

Son nom est gracieux, son nom est une perle  
Au front souriant de l'amour,  
Un rubis scintillant sur le flot qui déferle  
Et fait trembler sa crête aux feux ardents du jour ;

Son nom frais et gentil, la bouche aime à le dire,  
L'oreille à le savourer,  
Mais elle, elle est sans grâce, en elle rien n'attire,  
Et l'œil avec le sien craint de se rencontrer.

Sa prunelle est de poix, vaste, étrange et sans vie,  
Comme émergeant d'un linceul blanc ;  
Sa chevelure inculte, et qu'on dirait noircie  
Par le doigt de la nuit, descend raide à son flanc.

Sa lèvre est sans carmin, son visage est d'ébène,  
Et ses traits blessent le regard  
Autant que son port gauche, écrasé par la gêne,  
Rend son verbe niais, faux, lent et nasillard.

Mais ne la raillez pas, vous, filles de son âge,  
Ni vous, turbulents garçonnets,  
Ni vous, adolescents au folâtre langage  
Qui comblez de l'amour les sémillants carnets.

Non, ne la raillez pas. Car son âme naïve  
Est aussi belle que son nom,  
Et son silence triste et sa mine craintive  
Émeuvent mieux le cœur que vos airs d'oisillon.

Ah ! plaignez-la plutôt. Car l'enfant repoussante  
A qui déjà pèse le jour  
Ne sentira jamais sa poitrine brûlante  
Par un fruit de son sein pressée avec amour.

L'hymen ne doit chercher la pauvre humiliée  
En aucun temps, en aucun lieu :  
Jamais cœur ne battra pour la disgraciée,  
N'eût-il d'autres amours et fut-il tout de feu.

Nul ne l'appellera du nom sacré de mère  
A l'heure des vastes ennuis ;  
Elle sera laissée à la tristesse amère  
Quand au sein de l'amour vous passerez vos nuits.

Humains, plaignez-la tous, allez au-devant d'elle  
Pleins de prévenance et de paix ;  
Car elle doit aimer, mais sa flamme cruelle  
Doit rester sans écho, même insue à jamais.

---

## UNE RUGUE A LA BOULE

*De petit plaid*

*Petit gain.*

\*\*\*

C'est en vain que dans l'univers  
Vous croyez être quelque chose  
Si la taille avec de grands airs  
Longue sur vos pieds ne se pose.  
Plus haut votre échine s'étend,  
Plus vous devenez éclatant  
Avec une sornette :  
Vous seriez même un dieu séant  
Avec une sornette  
Si vous étiez géant—  
C'est ainsi que la boule est faite.

Il vous faut encor, cependant,  
De la beauté, de la richesse,  
Si vous voulez être très grand  
Et presque crevé de finesse.  
Car la richesse et la beauté  
Font merveille sans la bonté  
Pour vous dresser la crête,  
Et puis il est bien arrêté  
Qu'avoir haute la crête,  
C'est la divinité—  
C'est ainsi que la boule est faite.

Mais laid, sans or, humble et petit,  
Pouvez-vous avoir du génie ?  
Si vous osez quitter le nid,  
Il importe fort qu'on vous lie,  
Car Dieu vous a créé niais,  
L'esprit lourdaud, le sens épais,  
    Sinon même sans tête ;  
Et d'ailleurs pleins de noirs méfaits  
    Si vous avez la tête,  
    Il vous faut cent gibets—  
C'est ainsi que la boule est faite.

---

## LE RETOUR DES CORNEILLES

*Les Corneilles augurent bien*

*Par temps.*

MONTAIGNE

C'est donc vous, Corneilles bruyantes,  
Joyeux oiseaux,  
Noires et fétides amantes  
De nos coteaux !  
Oui, c'est bien votre aile légère  
Que regardent noircir nos yeux  
Au fond des cieux  
Où vous paraissez vous complaire  
A fouetter des jeunes zéphyr  
Les doux soupirs.

Ah ! votre retour, ô Corneilles,  
Essaims crieurs,  
Charme nos yeux et nos oreilles,  
Ravit nos cœurs ;  
Chers oiseaux que la joie enflamme  
En revoyant enfin nos bords  
Aux blancs décors,  
Votre aspect enivre notre âme  
Des transports les plus généreux,  
Les plus heureux.

Si notre folle accoutumance  
A si longtemps  
Taxé vos ébats de nuisance  
Parmi nos champs ;  
Si nos hameaux vous ont proscrites.  
S'ils vous ont prodigué les ris  
Et le mépris,  
S'ils ont rélégué vos mérites  
Dans l'abîme au profond repli  
De l'oubli :

Si, pleins d'une haine mortelle,  
Il fut des jours  
Où nos coups cherchèrent votre aile  
Aux noirs contours.  
Et s'il fut tant de fois des heures  
Que, redoutant même les champs  
D'hommes méchants,  
Vous ayez dû fuir nos demeures  
Où, pour surprendre votre sort  
Veille la mort ;

C'est qu'une aveugle inquiétude  
Remplit nos cœurs  
De gigantesque ingratitude  
Et de noirceurs.  
Et les jours ont passé sans nombre  
Depuis que nos cœurs et nos mains,  
Méchants et vains,  
Sur vos pas ourdissent dans l'ombre  
Leurs complots meurtriers, cruels  
Et criminels.

Et d'innombrables ans, peut-être,  
Viendront encor  
Puiser au sein du néant l'être  
Et prendre essor,  
Avant qu'à l'horizon se lève  
La tardive aurore du jour  
Où notre amour  
Doit briser dans nos mains le glaive  
Qu'à l'envi dirigent vers vous  
Nos sots courroux !

Pourtant, de ces tribus ailées  
Dont l'univers  
A peuplé ses monts, ses vallées  
Et ses déserts ;  
Parmi celles dont nos parages  
Admirent le vol élégant,  
Rapide ou lent,  
Parmi celles dont nos rivages  
Adorent les reflets divers  
Et les concerts ;

Nulle autant que vous n'est fidèle  
A nous charmer,  
Et d'une ardeur toujours nouvelle  
A nous aimer,  
Ne fait sourire sur nos plages  
Autant les grâces de l'été  
Et la gaité,  
A nos plaines, à nos bocages  
Ne redit sa plainte ou ses chants  
Aussi longtemps.

A peine du frileux automne  
Le spectre affreux  
St lève dans l'ombre et frissonne  
Au front des cieux,  
Que ces chantres aux beaux plumages,  
Au vol souple, large élané  
Ou cadencé,  
Ont déjà quitté nos rivages  
Pour des rivages moins ombreux  
Et plus heureux.

Vous, noirs rebuts de la nature,  
Humbles oiseaux,  
Vous attendez que la froidure  
De ses cristaux  
Remplace les feuilles jaunies  
Que va semer par le vallon  
L'âpre aquilon  
Pour chanter vos rauques nénies  
Et laisser nos bords attristés  
Et dévastés.

Mais alors, Corneilles fidèles  
... A vos retours,  
Fuyez ! fuyez à tire-d'ailes  
Nos froids séjours.  
Car de jours plus affreux encore  
Ces jours sont le prélude amer :  
C'est notre hiver,  
Notre hiver dont l'ombre dévore,  
Qui s'avance avec ses fureurs  
Et ses horreurs.

Déjà ses funestes haleines  
Avec fracas  
Couvrent le sein mat de nos plaines  
D'épais frimas ;  
Bientôt en géantes montagnes  
Le blanc météore ondulé  
Amoncelé  
Vous jeterait sur nos campagnes  
Un voile plus horrible à l'œil  
Que le cercueil.

Vous verriez la nuit, l'ennui sombre,  
La pâle faim,  
De mille maux glissant dans l'ombre  
L'horrible essaim ;  
Vous les verriez régner en maîtres  
Sur nos labeurs, sur nos loisirs  
Gros de soupirs,  
Et partout frapper sur les êtres  
A qui Dieu jeta notre sort  
Un sceau de mort.

Que feriez-vous, pauvres Corneilles,  
Sur nos guérets,  
Dans nos hameaux aux longues veilles  
Et nos forêts ?  
Qu'y feriez-vous, quand le génie  
S'y meurt lui-même étioilé,  
Anihilé,  
Quand, tel que la feuille jaunie,  
Sous le givre il tombe affaîssé,  
Pâle et glacé ?

Ah ! quand s'en vont les jours terribles  
Et revenez,  
Assez d'objets tristes, horribles,  
Désordonnés,  
Gisent encor sur nos rivages,  
Sur nos montagnes, nos grands flots  
Et nos coteaux,  
Pour tenir loin de nos bocages  
Nos beaux oiseaux à gorge d'or  
Longtemps encor.

Vous revenez, pourtant, sans craindre  
Nos froides nuits,  
Et vous partagez sans vous plaindre  
Nos longs ennuis ;  
Et, sans ressources, sans retraites,  
Vous nous égayez par vos chants  
Ces jours méchants ! . . .  
Oui, vous, ô Corneilles, vous êtes  
Nos compagnes, et sans rivaux  
Nos vrais oiseaux.

Ah ! soyez donc les bienvenues,  
Et qu'à nos yeux  
Votre aile noircisse les nues  
Au fond des cieux !  
Qu'elle environne nos demeures  
De ses trépидements narquois  
Comme autrefois ;  
Nous l'avons de si longues heures  
Pleins d'amertume regretté  
Et souhaité !

Mais errons-nous, noires amies,  
Des jours d'airain,  
Des rigueurs que vous avez fuies  
Est-ce la fin ?  
Oui ! vous en êtes les présages,  
Car vos retours tant espérés,  
Tant désirés,  
Vos retours si chers à nos plages,  
Au milieu même des frimas  
Ne mentent pas.

---

A « UN FILS DE L'ACADIE »

*A l'occasion de son ode sur la capitulation de Louisbourg.*

*Longtemps, laissant les vents bruire,  
Je t'ai cherché, criant ton nom !  
Voici qu'enfin je te vois luire  
A la cime de l'horizon.*

V. HUGO.

Le printemps a vingt fois déployé sa parure  
De rayons d'or et de verdure  
Depuis que, pour pleurer Lamartine au tombeau,  
Ta lyre modula le suave murmure  
Que j'entendis frémir dans un lointain écho.

Mon vers humble et timide alors osa te dire :  
« Le ciel t'a fait dieu de la lyre ;  
Poète, charme encor ton rivage acadien ;  
Avec le vent du soir que ta corde soupire,  
Enchante jusqu'ici le flot aérien. »

Et neuf ans, cependant, comme un anneau immense,  
Un austère et morne silence  
A déroulé sur toi son plus vaste repli !  
Comme un enfant de honte occis en sa naissance,  
Tu reléguas ta muse au plus profond oubli !

Mais voici que soudain elle se lève fière ;  
    En larges éclats de colère  
Sa voix déborde au loin comme un bruit d'ouragan ;  
Le suave murmure est devenu tonnerre,  
Et l'humble philomelle aigle au sublime élan.

Ne prévarique plus. Poète, chante encore ;  
    Que ton rythme, doux ou sonore,  
Épouvante ou ravisse encor l'écho lointain.  
Chante, ami d'autrefois qu'un feu sacré dévore :  
J'écoute tes concerts plein d'un transport divin.

En de mâles accents, en des flots d'harmonie,  
    Chante la gloire, le génie ;  
Flagelle sans pitié le traître, l'oppresseur,  
Burine en traits de feu sur leur face honnie  
La marque de Caïn, l'éternel déshonneur.

---

## LA VIEILLE PIPE

*Ne vous souvient-il plus, Seigneur,  
quel fut Hector ?*

RACINE.

O Pipe qui m'as si longtemps  
Rempli d'innocentes délices,  
Qui ne m'eus jamais d'artifices  
Dans le beau ni le mauvais temps !  
Vinsses-tu de la douce Espagne  
Ou de la féroce Allemagne,  
Ou même de l'affreux Pékin,  
Sois longtemps encor ma compagne :  
Que le formidable destin  
Se montre docile ou rebelle,  
Je n'aurai jamais un dédain  
Pour ma fidèle.

Pourtant, sous l'âcre dent du feu  
Ta lèvre s'est bien amincie,  
Et la flamme t'a bien noircie  
En te multipliant son jeu :  
Et près de ces vastes injures  
Je vois mille autres marques sûres  
De l'implacable sans-façon  
Dont les ans poussent leurs allures :  
Ils ont fait un sale tronçon  
De ton anche autrefois si douce,  
Et tu ne m'es plus qu'un tesson  
Couvert de mousse.

Ah ! je connus jadis un temps  
Où, belle sans être coquette,  
Tu pus prétendre à la conquête  
Des plus honnêtes prétendants.  
Je t'ai vue en ces jours de gloire,  
Et j'en sais garder la mémoire,  
Car tu sus plaire à mes regards  
Et me faire aimer ta victoire :  
J'ouvris ma bourse sans égards  
A ma pauvreté lamentable,  
Et pour toi je laissai mes liards  
Au vieux comptable.

Si je t'épargnai l'échéance  
Aux mains d'un sordide insensé,  
Combien tu m'as récompensé  
D'inénarrable jouissance !  
Que tu m'as allégé de chaînes,  
Que tu m'as adouci de peines,  
Endormi de larges douleurs  
Et retenu de plaintes vaines !  
Même, combien dans les malheurs,  
A l'heure des grandes alarmes,  
Tu m'as changé d'horribles pleurs  
En douces larmes !

Quand dans mon ciel plein de brouillards  
S'entassait l'orage livide,  
Quand mon cœur, sanglant ou timide,  
Se sentait choir de mille parts,  
C'est à toi, ma vieille relique,  
Que j'accourais faire supplique,

Demander un consolateur  
Dans l'âme d'un nouveau cantique.  
Et si pour lors maints séducteurs  
Du joyeux m'ékala le type,  
Toujours je le trouvai menteur :  
Jamais ma Pipe.

Qui n'a pas son mauvais côté,  
Parmi les humains et les pipes,  
Parmi ceux que l'on croit des types  
D'amour ou de fidélité ?  
Aux jours sombres de l'infortune  
La défection est commune,  
Avec l'âge change l'humeur,  
Et le long service importune :  
Toi, du plus assidu fumeur  
Tu fus d'abord le bien suprême,  
Et toujours sans faute à mon cœur  
Tu fus la même.

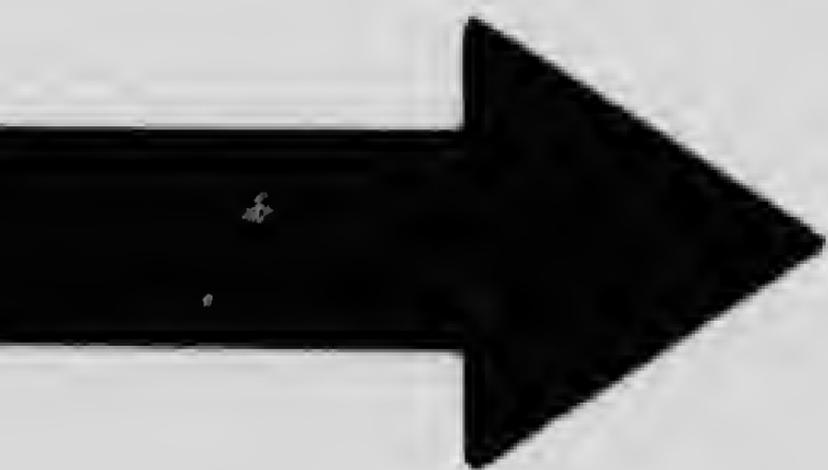
Cependant, un tabac grossier,  
D'une saveur âcre et brûlante,  
A souvent de sa flamme ardente  
Fait gémir ton pauvre foyer ;  
Car, si je goûte un peu d'aisance,  
Je connus aussi l'indigence,  
A mon côté froide et debout  
J'ai vu noircir son ombre immense :  
Mais tu sus braver jusqu'au bout  
La fortune ainsi mutinée,  
Et partager toi-même en tout  
Ma destinée.

Toujours les nuages épais  
De ta bleue et sainte fumée  
M'ouvrirent une aile embaumée,  
Chargés de tes vastes bienfaits :  
Jamais la noire solitude  
Ni l'amère sollicitude  
Avec toi ne m'ont fait un pleur,  
N'ont ébranlé ma fortitude...  
Ah ! des vents glacés du malheur  
Tu fis une brise légère  
Dont le passage sur mon cœur  
Fut salulaire.

Mais tu ne me rappelles pas  
Que des jours douloureux et sombres  
Dont tu m'as dissipé les ombres  
Avec tes parfums délicats.  
Non, tu me rappelles encore  
Des jours purs, beaux comme l'aurore,  
Enivrant pour mon souvenir  
Et dont l'amour saint me dévore :  
Tu m'en partageas le plaisir  
Dans l'âge mûr et la jeunesse,  
Retrace-les dans l'avenir  
A ma vieillesse.

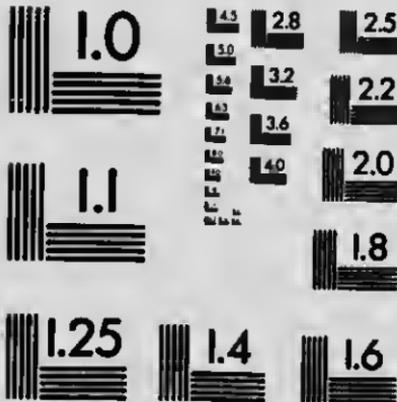
Ah ! quand dans un monde si noir  
On te possède pour amie,  
Toi dont la foi plus qu'affermie  
Est si riche de bon vouloir,  
Un peu de jours ne peut suffire  
Pour t'aimer et pour te sourire,





**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5989 - Fax

Et quand le trépas nous endort  
L'adieu cruel ne peut se dire.  
Aussi, quoique fasse le sort,  
Je veux qu'avec moi, ma colombe,  
Tu sois jusqu'au lit de la mort,  
Et dans la tombe.

---

## LES SEPARATIONS

*Nous séparer ! Qui ? Moi ?*

*Titus de Bérénice.*

RACINE.

La vie a des heures de larmes,  
De barbares déchirements  
Qui mêlent d'affreuses alarmes  
Ses rares doux enchantements,  
    Des heures noires  
Près de qui les autres déboires  
Semblent d'heureux enchantements.

C'est quand il faut à ce qu'on aime,  
Même à ce qui fut odieux,  
Que dans un brisement suprême  
On dise d'éternels adieux ;  
    C'est quand on quitte  
Avec son palais ou son gîte,  
Des objets qu'ont tant vus nos yeux :

Un toit sombre, noirci par l'âge  
Et ployant sous la vétusté,  
Où contre l'hiver et l'orage  
On fut bien ou mal abrité,  
    Où parfois l'âme  
Pleine d'amertume et sans flamme  
Vit luire un rayon de gaieté ;

Où parfois nous laissons des êtres  
A qui se sont liés nos cœurs,  
Qui furent nos soutiens, nos maîtres  
Au sein de la joie et des pleurs,  
Des biens suprêmes,  
Parts les plus chères de nous-mêmes  
Qui furent et sont nos bonheurs.

Ces humains, gracieux ou sombres,  
Malfaisants ou pleins de bienfaits,  
Dont nous voyions comme des ombres  
Sourdre en passant les traits,  
Visages d'anges,  
Indifférents ou fronts étranges,  
Que nous pleurerons désormais ;

Ces coteaux, ces champs de verdure  
Que nos pas ont tant parcourus,  
Ce flot limpide qui murmure  
A travers les gazons touffus,  
Ces fraîches rives  
Aux voix légères ou plaintives  
Où nous nous sommes tant complus ;

Ces biens, et mille autres encore,  
Qui se sont faits notre univers,  
Dans ce jour dont pleure l'aurore  
Nous deviennent cent fois plus chers :  
L'âme à leur vue  
Dans son plus intime est émue  
Et jousse des soupirs amers.

---

Et quand enfin le départ sonne,  
Prise d'indicibles douleurs,  
L'âme se transit ou frissonne.  
Et le front est plein de pâleurs,  
Le sang s'agite,  
Le cœur se resserre et palpite,  
Et les yeux sont noyés de pleurs.

Et ce jour triste en la mémoire  
Est ineffaçable entre tous ;  
Longtemps son amertume noire,  
Telle qu'un titan en courroux,  
Nous tyrannise,  
Nous torture, nous martyrise,  
Nous étouffe en régnant sur nous.

---

## LES DEUX PEUPLIERS (\*)

*Je ne viens pas trainer dans vos riants asiles  
Les regrets du passé.*

LAMARTINE.

Si quelque jour le sort jette vos pas errants  
Sur la douce Ile d'Orléans,  
Allez sur le versant qui regarde Borée,  
Dont la figure bigarrée  
Y charmera d'ailleurs votre cœur et vos yeux.  
Car un rivage gracieux  
Y développe au loin au pied des Laurentides  
Une forêt d'ajoncs humides,  
Et s'y mire en des flots tranquilles et profonds,  
Puis, presque au niveau des grands monts,  
Vous y verrez d'en haut les foins et les fougères  
Ondés par les brises légères.

Arrêtez-vous aux lieux où sur le vert talus  
La route ne s'élève plus.  
Là, tout auprès de vous, comme un rustique trône,  
Un coquet pavois octogone  
Rempli d'ombre et de frais de grands feuillages sort,  
S'avance et surplombe le bord.  
Là s'élevaient jadis sur l'arête escarpée  
Et d'ombrages enveloppée  
Deux Peupliers géants et pleins de majesté,  
Dont la force et l'air de santé

---

(\*) Voir *Mon Séjour*, page 14.

Remplissaient de plaisir et le cœur et la vue  
D'aussi loin qu'à travers la nue  
On vit avec orgueil leur tête s'élançer.  
Vous eussiez vu s'entrelacer  
Leurs grands rameaux perdus dans des flots de feuillages.  
Et leurs gigantesques ombrages  
Se mêler l'un à l'autre et ne faire qu'un seul ;  
Leurs racines sous le glaïeul  
Emerger d'un seul jet, égales et jumelles,  
Puis, tous deux monter parallèles  
Dans les airs étonnés leurs vastes troncs brunis  
Que leur naissance avait unis.  
Les mêmes ouragans imprimaient à leurs cimes  
Avec les mêmes voix sublimes  
Les mêmes bercements et les mêmes émois ;  
La même rosée à la fois  
Abreuvait de ses flots leurs tiges altérées .  
Et perlait leurs feuilles nacrées ;  
Les mêmes vents légers et les mêmes zéphyrs  
Modulaient les mêmes soupirs,  
Les mêmes doux concerts et les mêmes murmures  
Dans leurs colossales ramures.  
Et chacun se disait : L'un sur l'autre appuyés,  
L'un par l'autre multipliés,  
Puisant à deux le suc qui leur donne la vie,  
Les rend beaux et les fortifie,  
Les deux géants sont forts contre les aquilons !  
Les montagnes et les vallons .  
Pâliront, dévastés et glacés d'épouvante  
Sous l'haleine lourde et hurlante

De l'automne en fureur, de l'hiver ceint d'autans  
Et des meurtriers ouragans ;  
Les colères du ciel bouleverseront tout  
Tandis qu'eux resteront debout.

Mais un jour, cependant, à l'horizon l'orage  
S'apprêta, vaste et plein de rage ;  
Le firmament entier se voila de noirceur,  
Et l'île sembla prendre peur ;  
L'ouragan accourait lui-même avec la foudre  
Comme pour la réduire en poudre.

D'abord les deux géants ont ri, le dos courbé,  
Puis... soudain l'un d'eux est tombé.

On a haché le mort : on l'a mis en planchettes,  
Puis on en a fait des banquettes  
Où l'on s'assied parfois autour du survivant.  
L'ennui s'y repose souvent ;  
Que le jour soit en flamme ou que le doux zéphire  
Sous l'aile du soir y soupire,  
Le pauvre peuplier verse toujours des pleurs.  
On dit qu'il se meure de douleurs.

De fait, voyez au pied du sublime colosse  
Une blessure large, atroce,  
Laissée au malheureux par son frère en tombant,  
Qu'irritent la pluie et le vent,  
Où s'infiltrèrent les eaux au souffle de l'automne,  
Où le soleil brûlant rayonne :

La gangrène s'enfonce et, déjà jusqu'au cœur  
    l'entraînant la froide langueur,  
Elle y glisse un poison dont la marche est latente,  
    Mais près de qui va la mort lente.

O vous qui l'irez voir, quiconque vous soyez,  
Ces sublimes débris de géants foudroyés  
    Par l'ouragan rauque et sauvage,  
Près de ces arbres forts vous n'êtes qu'au maillot,  
Et vous tombez plus vite et vous mourez plus tôt  
    Quand sur vous a frappé l'orage.

Si vous avez comme eux vos jours pleins de zéphyr,  
Vos jours étincelants, enivrés de plaisirs  
    Et d'ineffables allégresses ;  
Vous les avez aussi vos horribles réveils,  
Vos jours sombres et froids, amers et sans soleils,  
    Vos jours de géantes tristesses.

Si, par un retour juste, une forte amitié  
Au fond de votre cœur a jamais éveillé  
    Une flamme ardemment sentie,  
Oui, ces jours de douleurs ou d'émotions ingénus,  
Quiconque vous soyez, vous les avez connus,  
    Ils ont parsemé votre vie.

Car vous avez alors appuyé votre cœur,  
Dans les jours de la joie et du sombre malheur,  
    Sur un appui cher et solide ;  
Et, partagés ainsi, vos douloureux efforts  
Et votre enchantement plein d'aveugles transports  
    Ont fait leur course plus limpide.

Mais, malgré vos deux cœurs ensemble conjurés,  
Vous avez dû subir, ou vous les subirez,  
    Ces chocs désastreux de la vie  
Dont le front de granit est couronné d'horreur,  
Qui porte le trépas et dont l'âpre fureur  
    Ne s'arrête point qu'assouvie.

Le plus cher de vous-même un jour a succombé,  
Et sur lui de vos yeux un long fleuve est tombé  
    Qui toujours plus amer y tombe :  
La plaie en votre cœur s'aggrave tous les jours,  
Y saigne goutte à goutte et s'enfonce toujours  
    En vous approchant de la tombe.

Pour calmer vos regrets et charmer vos soupirs,  
Vous entassez en vain les pieux souvenirs  
    A vos regards inconsolables :  
Ils ne font qu'irriter vos rebelles douleurs,  
Ne savent qu'élargir la source de vos pleurs,  
    Car ces maux-là sont incurables.

---

## LE SOUPIRS

*Cœur content  
Soupire souvent.*

Vous, les enfants d'un jour qui dormez votre somme  
Aux langes du berceau,  
Pourquoi soupirez-vous comme soupire l'homme  
Qui descend au tombeau ?

Pourquoi soupirez-vous comme ces tendres mères  
Que vous navrez d'amour,  
Tout en les abreuvant de tristesses amères  
Dès votre premier jour ;

Comme ces jeunes forts—vos pères indomptables—  
Déjà pleins de soucis  
Et jaloux de filer des trames enviabiles  
Aux heures de leurs fils ;

Comme l'homme écrasé sous le fardeau de l'âge  
Que la mort va bientôt  
En dépit de ses vœux ravir à l'esclavage  
Dans un dernier sanglot ;

Comme l'exilé sombre à qui le sort funeste  
Garde les noirs ennuis,  
Ou le pâle captif pour lequel il ne reste  
Que d'effroyables nuits ;

Ou la veuve qui pleure et dont l'âme se brise  
    Au penser du trépas,

Ou l'orphelin sans toit que la pitié méprise  
    Et ne recueille pas ;

Ou l'infirmes en haillons que la faim étiole  
    Sur le bord du chemin,

A qui la charité refuse son obole  
    Et repousse la main ?

Pourquoi soupirez-vous comme en passant soupirez  
    Le hâve mendiant,

Ou le juste qu'on frappe et que son long martyre  
    Tourmente en souriant ;

Comme soupirez aussi la fille pâle et nue  
    Qu'on flétrit sans retour,

Ou l'amant qui s'affole, ou la vierge ingénue  
    Que tourmente l'amour ?

O vous qui paraissez, pleins de paix et de grâce,  
    Ignorer la douleur,

Pourquoi soupirez-vous comme quiconque passe  
    Au creuset du malheur ?

Au creuset du malheur ! L'homme au sein de l'ivresse  
    Qu'enfantent les plaisirs,

Et flottant emporté sur des flots d'allégresse  
    Pousse encor des soupirs.

Et les objets nombreux qu'il hait ou qu'il adore  
    Étalés à ses yeux

En exhalent aussi, du couchant à l'aurore  
    En fatiguent les cieus.

Le ruisseau clair et lent qui sous les verts ombrages  
Mouille à peine ses bords,  
Et le fleuve argenté qui caresse ses plages  
Sans pénibles transports.

Le lac au fond des bois entouré de verdure,  
Les antres, les bosquets,  
L'oiseau sous la feuillée au sauvage murmure,  
La fraîcheur des forêts,

Le soir où tout émoi se calme et se repose,  
La brise et les zéphirs,  
La nuit majestueuse et l'aurore au teint rose,  
Sont tous pleins de soupirs.

L'océan en fureur, l'ouragan qui délire  
Et s'arrête navré,  
L'orage qui mugit . . . Tout ce qui naît soupir.  
Ai-je trop soupiré ?

---

## LE LYS

*Rendez-moi ma cabane  
Ou laissez-moi mourir.*

\*\*\*

Enfin donc, il est mort, ton lys, pauvre Fleurange,  
Ton lys blanc et pur comme toi,  
Odorant, parfumé comme ton âme d'arge,  
Quand, là-bas au milieu de son parterre étrange,  
Son calice brillait en roi !

Tes mains l'ont retiré du milieu des épines  
Resplendissant, l'air noble et fier,  
Les rameaux pleins de sève en ses pâles ravines,  
Puis au flanc attiédi de fécondes collines  
Tu l'a mis au sources de l'air.

Là, tu vins chaque jour, et durant deux années,  
Abrenver d'un gras arrosoir  
Ses bulbes sans vigueur, presque à demi fanées,  
Etayer doucement ses tiges chagrinées  
Et sarcler son riche terroir.

Prête à lui prodiguer mille autres soins encore  
Pour voir sa corolle s'ouvrir  
Et sourire un seul jour aux grâces de l'aurore,  
En dépit de tout zèle, aimable sœur de Flore.  
Aujourd'hui tu le vois mourir !

Ah ! sa mort a brisé ton âme qui pétille  
Et mis à ton regard serein  
Cette larme naïve où tant de charme brille.  
Sèche-la nous, pourtant. N'en pleure pas, ma fille,  
Car, retiens-le, c'est le destin.

Oui, lorsque sur ton chef aux ondes satinées  
Qu'on dirait de vastes flots d'or  
Le temps aura doublé le nombre des années ;  
Lorsque ton cœur rempli d'espérances fanées  
Aura vu douze étés encor ;

Tu l'auras éprouvé, naïve enfant, peut-être,  
Pour qu'un lys soit rempli d'appas,  
Pour qu'à nos sens charmés l'été fasse renaître  
Sa corolle à l'éclat plus royal que champêtre,  
Tant de soins ne suffisent pas.

Il lui faut l'air natal, l'haleine si connue  
Qu'il a respiré en naissant,  
Son ciel, noyé d'azur ou noirci par la nue,  
L'humble motte où naquit sa racine menue,  
Ou son roc au pied du passant.

Si le destin cruel t'arrachait les campagnes,  
Les prés au languissant gazon  
Où tu suis en riant tes rieuses compagnes,  
Les rochers, les grands bois, les sauvages montagnes  
Qui bornent ton noir horizon,

Ton bel œil azuré se noirait dans les larmes  
Et ton cœur se fendrait d'émoi,  
Tu t'en irais mourant de secrètes alarmes,  
Et nous, nous n'aurions plus, la douce enfant, les charmes  
Que tu répands autour de toi (\*).

---

(\*) Voir la pièce intitulée *Fleurange*.

## LE REGRET

*Qu'a-t-il donc, ce pacha que la guerre réclame  
Et qui, triste et rêveur, pleure comme une femme ?*

V. Hugo.

Savez-vous ce qui la chagrine,  
L'enfant au triste regard ?  
Avant que demain n'illumine  
Le bleu firmament elle part.

Oui. Mais l'adieu qui fend son âme  
Et la pâme  
Sans mesure, le savez-vous ?  
Ah ! ce qui comble de tristesse  
La pauvresse,  
Croyez-m'en, vous l'ignorez tous.

Car ce qui fait son amertume  
Et déchire avant tout son cœur,  
L'amer regret qui la consume  
Et rend sublime sa douleur,

Ce n'est pas de quitter l'asile  
Si tranquille  
Où six de ses frais dix-sept ans  
Ont à flots répandu le rire  
En délire  
Sur les pas de son vert printemps,

---

Ni le cher réduit où le somme  
Plein des rêves les plus heureux  
A six ans fait couler le baume  
Sur son cœur parfois douloureux,

Où les moëlleuses rêveries  
Si chéries  
De son âge aimable et naïf  
Ont tant de fois bercé son âme  
Dont la flamme  
Ignore tout émoi craintif ;

Ce n'est pas de quitter ce temple  
Dont ses pieds ont usé le seuil,  
Dont le beffroi léger contemple  
Les alentours avec orgueil,

Où sa prière en doux murmure,  
Simple et pure  
Comme son cœur si jeune encor,  
Fit chaque jour six ans bruire  
Et reluire  
Son aile de saphir et d'or.

Elle aime pourtant ces demeures  
Où son cœur charma les amours,  
Où sa présence ornait les heures,  
Où sa main semait les atours !

Elle adhère à ces lieux agrestes  
Et modestes  
Comme la mouche adhère au miel,  
Comme adhère l'onde plaintive  
A la rive,  
Comme l'astre du jour au ciel.

Et son ciel où l'aube est si belle  
En plongeant son front dans l'azur,  
Où le soir sourit et ruisselle  
D'un carmin si frais et si pur !

Et sa cour, où six ans éprise  
De la brise  
Et de mille ébats enfantins,  
Elle vint traire un lait aimable,  
Délectable  
Et blanc comme ses blanches mains !

Et ses coteaux au front aride  
Mais d'ou le lointain est si beau,  
Son petit fleuve au flot limpide,  
Et ses bois où chante l'écho !

Ses guérets féconds, ses prairies  
Si fleuries  
Où la fraise abonde et sourit,  
Sa lande où la framboise ardente,  
Odorante,  
S'étale au soleil et mûrit !

Et son jardin vaste et fertile  
Que ses mains ont tant cultivé,  
Qu'a tant foulé son pas agile,  
Où sa jeune âme a tant rêvé,

Où des fruits nombreux, agréables,  
Adorables,  
Sont venus combler ses désirs,  
Où tant de fleurs étincelantes  
Et riantes  
Ont tant parfumé ses loisirs !

Et son belvédère où croit l'ombre  
De peupliers jeunes et forts  
Dans le feuillage épais et sombre  
Forme de si riches decors !

Et son étang dont le zéphire  
Qui soupire  
Fait palpiter les petits flots,  
Où, penchant son regard d'ébène,  
La bourgène  
Mire ses flexibles rameaux !

Et ses compagnes pétillantes  
De ris, de jeunesse et d'amour,  
Aux voix douces et caressantes,  
A l'œil profond comme le jour,

Qui, dans les heures assombries  
    Ou fleuries,  
Lui donnèrent six ans la main,  
Qui, six ans avec elle aimèrent  
    Et traitèrent  
D'amour en langage enfantin !

Ah ! tous ces objets dans son âme  
Ont versé des flots de douceur,  
Et, pour éterniser sa flamme,  
Sont comme un cachet sur son cœur ;

Et sous l'affreux vent qui se lève  
    Et l'enlève  
Pour jamais à leurs heureux bords,  
L'amertume lourde entassée  
    Et glacée  
Donne à son âme mille morts.

Mais il est pour la fille aimante  
Un regret plus amer encor,  
Un chagrin plus noir la tourmente,  
Elle quitte un plus cher trésor.

Ah ! plaignez le mal qui la mine  
    Et la ruine,  
Et ne raillez pas sa douleur,  
Car ces maux qui nous évertuent  
    Et nous tuent,  
Ce sont les mystères du cœur.

Quiconque au soleil de la vie  
Vient respirer sa part de l'air,  
Qu'il soit ou non digne d'envie,  
Doit boire à ce calice amer :

Il a de ces profonds mystères  
Noirs cratères  
Dont il est lui-même étonné,  
Il s'éprend d'amours improbables,  
Incroyables,  
Dont il demeure empoisonné.

D'ailleurs, l'enfant sans artifice  
En aimant ne se trompe pas :  
Elle était belle sa génisse,  
Belle, pleine de vrais appas !

Un seul été l'avait grandi :  
Enhardie,  
Autant que deux ans tout entiers,  
Et sa hanche souple, soyeuse  
Et nerveuse  
Secondaient ses grands airs altiers.

Ce naïf, simple et pur délice  
Était l'ouvrage de ses mains,  
Car la beauté de sa génisse  
Lui coûta des soins surhumains,

De longues heures ennuyeuses,  
Souffreteuses,  
A l'exhorter, à la prier  
D'agréer la sollicitude  
Et l'étude  
Qu'elle daignait lui dédier.

Son courage à votre pensée  
D'ombres sera toujours couvert,  
Car pour la génisse insensée  
La pauvre fille a tout souffert,

Jours de glace et vents en furie,  
Ombre et pluie,  
Tempêtes et soleils brûlants,  
Dédains et refus peremptoires,  
Humeurs noires,  
Absences de flamme et d'éclans.

Mais enfin d'une ample victoire  
L'héroïne a fixé l'essor ;  
Son œuvre est devenu sa gloire,  
L'ancre de son cœur, son trésor ;

Car enfin laissant le caprice,  
La génisse  
A pleuré ses longues erreurs ;  
De plus, un bien charme, éprend l'âme  
Et l'enflamme  
Selon qu'il coûta de labeurs.

## CEUX QU'ON A AIMES

*Le soir est près de l'aurore :  
L'astre à peine vient d'éclorre  
Qu'il va terminer son cours.*

LAMARTINE.

J'ai vu l'astre du jour comme un disque de flamme  
Descendre dans les flots,  
Et j'ai senti monter du profond de mon âme  
D'ineffables sanglots.

Je me disais : Combien d'astres chers et propices  
Se lèvent sur nos jours  
Pour arriver aussi pleins de pures délices  
Au terme de leur cours !

Les uns ont devant nous répandu la lumière  
Dans le sombre chemin  
Et retiré nos pas de la bourbeuse ornière  
Où nous mit le destin.

D'autres, de leur regard, de leur approche chère,  
Ont réchauffé nos cœurs ;  
Ils nous ont, quelques jours, de l'existence amère  
Endormi les douleurs.

Nous les avons aimés comme en hiver on aime  
Un soleil radieux ;  
Leur présence nous fut, dans la détresse même,  
Un avant-goût des cieux.

---

La tombe inexorable ou l'absence éternelle  
Nous les ont enlevés  
Avant les jours remplis d'espérance si belle  
Que nous avons rêvés.

Brillants adolescents, vieillards chargés d'années  
Ou blonds anges joufflus,  
Frères, amis d'enfance ou débris d'hyménées,  
Nous ne les verrons plus.

Nous ne les verrons plus ! Ce rivage incolore  
Reverra bien des jours :  
Son soleil s'est couché pour se lever encore ;  
Mais eux, c'est pour toujours.

---

## BOILY

*En foulant leurs rives glacées,  
Remontons le cours des années,  
Tandis qu'un souvenir glacé,  
Comme l'astre adouci des ombres  
Eclaire encor de teintes sombres  
La scène vide du passé.*

LAMARTINE.

Soulard ! chef-d'œuvre heureux des douces destinées,  
Aimable compagnon de mes jeunes années,  
Pour qui jamais mon cœur n'eut un secret repli,  
Et que vingt ans d'absence ont sans épargne rempli  
D'un charme plus touchant et plus cher à mon âme,  
Sache en être certain, la surprise me pâme  
Quand je relis les mots pleins de suave odeur  
Que vient de m'enfanter un élan de ton cœur.

Quoi ! farouche avocat de l'orgue et du solfège,  
Dont plus de quarante ans le rire sacrilège  
Fouetta ma muse en pleurs, c'est toi qui me requiers  
D'aller sous les cyprès et d'écrire des vers ! . . .  
Ah ! puisqu'enfin je vois s'étendre la droiture  
Jusqu'à ce noir recoin de ton goût qui s'épure,  
Que n'ai-je sous les doigts un luth aux cordes d'or !  
Ou, du moins, pour un jour, que ne brûlé-je encor  
Du feu que tu raillais en nos jeunes années ! . . .  
Sainte-Anne avec ses bois aux fraîches matinées  
Redevierdrait soudain notre commun séjour.  
Nous y serions encor consumés par l'amour

Que l'immortel Bruno fit naître dans nos âmes  
Sans pouvoir en borner les délirantes flammes ;  
L'autre nous-même, Blais, le docteur onctueux,  
Y reviendrait railler nos propos et nos jeux  
En partageant encor notre ombre solitaire ;  
L'ineffable Michaud, le Michaud légendaire,  
L'éternel bout-en-train, y serait avec nous  
Pour nous donner du rire à nous rendre un peu fous,  
Malgré les souvenirs vieillis à fendre l'âme  
Dont nos cœurs renoueraient l'inépuisable trame.

Un autre cher encore y secouerait l'oubli,  
Le florissant, le fort et vertueux Boily,  
Celui-là même, hélas ! dont ta courte missive  
Me mande de pleurer la mort par trop hâtive,  
Il est donc vrai, ce large et vigoureux géant  
Qui n'eût sans peine mis dans son gosier béant,  
Qui n'eût entre ses doigts comme un frère pygmée  
Réduit en chair menue et de forme innommée,  
S'il n'eût plus que moi-même été paisible et doux,  
Il s'est aussi couché dans la tombe avant nous !

Un étrange soupçon me vient à sa pensée.  
La mort ne cherche-t-elle en sa course insensée  
Qu'à soulever son vol, qu'à toucher les sommets,  
Comme plat la foudre avec ses grands reflets ?  
Peut-être serait-il, ce souffle qui renverse,  
Un souffle dont le vol n'atteint et ne traverse  
Que des airs élevés où serait son autel . . . .  
Juste Dieu ! si j'étais malgré tout immortel !

---

Quoï qu'il en soit, la fin de ce fort, l'un des nôtres  
Et portant comme nous le mandat des apôtres,  
Sans affoler mon cœur d'un infécond effroi,  
L'a néanmoins rempli d'un douloureux émoi.  
Aux cris inattendus faits par la renommée  
Qui me l'apprit en pleurs et la voix animée,  
J'ai d'abord répondu par un vaste soupir.  
Puis j'ai senti monter les flots du souvenir,  
L'un, par l'autre poussés, sans ordre, mais limpides.  
Ensuite, un noir brouillard devant mes yeux humides  
A voilé dans mes mains le feuillet palpitant,  
Et des larmes de feu mouillèrent un instant  
La peau déjà ridée et mate de ma joue.  
Une voix me disait : « La trame se dénoue  
D'un fil chacun des jours que le ciel te fait voir. »  
Que j'en ai vu déjà parvenir à leur soir,  
Des humains bien connus, parmi ceux de mon âge  
Et parmi les aimés dont je baise l'image ! . . .

Mais, ce n'est qu'un de plus, je m'entends affirmer,  
Dans ce nombre géant que tu ne peux nommer.  
Oui, ce n'est qu'un de plus, croit-on que je l'ignore ?  
Mais sait-on qu'un de plus ajoute au mal encore ?  
Chaque feuille agrandit l'ombre de la forêt ;  
C'est par des gouttes d'eau que l'océan est fait,  
Bien qu'à nos yeux chacune ajoutée à l'immense,  
Océan ou forêt, ait une humble importance.  
Quoi ! compter de la sorte un mort qui vous fut cher !  
Ah ! regardez-y mieux, votre baume est amer.

---

## LES FLOTS

*Commovebuntur et non poterunt.*

JÉRÉMIE.

Je me suis arrêté solitaire au rivage,  
L'esprit pensif et soucieux ;  
Et, vers les flots divers élevant mon visage,  
Je les suivis longtemps des yeux.

J'ai regardé longtemps leur trépas à la rive  
Et leurs soulèvements lointains,  
Et je prêtai longtemps une oreille attentive  
A leurs bruits, humbles ou hautains.

Et j'ai vu que les flots, avec leur front mobile,  
Leurs élancements éternels,  
Les bruits divers que rend leur superbe stérile,  
Sont pareils aux tristes mortels.

\*  
\* \*

La plupart sont petits, perceptibles à peine  
Et roulent sans clameur sur la mouvante plaine  
Qui sans bruit leur donna le jour ;  
Loin de la grève encor d'autres les engloutissent,  
Ou sur le bord sans voix en silence ils périssent,  
Puis sont oubliés tour à tour.

---

D'autres sont moins petits. On les voit par la fuite  
Des géants éviter l'effroyable poursuite  
Et vivre au milieu du danger.  
Mais tous l'un après l'autre au sable de la rive  
Expirent en jetant une note plaintive,  
Un murmure court et léger.

Nul écho ne redit leur plainte humble et timide,  
Et leur trace après eux sur le rivage humide  
Périt elle-même aussitôt :  
Leur rapide mémoire à jamais se replie,  
Et l'oreille tendue à l'heure même oubliée  
Leur court et débile sanglot.

Il en surgit encor dont l'apparence étonne :  
Car, sans être plus grands, leur corps entier frissonne  
Et lance de l'écume aux cieux :  
Ils sont pleins de transports, même on dirait qu'ils tentent,  
Pour inspirer la peur aux humains qu'ils enchantent,  
De produire un bruit furieux.

En s'en venant mourir au sable du rivage  
Ils agitent parfois un fétu qui surnage  
Et qu'ils traînent en frémissant :  
Mais on oublie aussi qu'ils ont incliné l'herbe  
Et l'on ne sait pourquoi ces flots pleins de superbe  
Ont brandi leur crête en passant.

Pêle-mêle à côté de ces vagues timides  
Qui traversent sans bruit les campagnes liquides  
Et de ces faibles orgueilleux.  
Il naît des flots encor dont la masse est géante,  
Des monstres en courroux dont l'approche épouvante,  
Qui troublent l'oreille et les yeux.

L'on croit qu'ils vont briser le rivage sonore  
Comme le marteau brise un cristal qu'on restaure  
Par la main lourde d'un titan,  
Puis renverser au loin la forêt séculaire  
En roulant devant eux quelque immense calcaire  
Dans leur vaste et superbe élan.

On les entend mugir à travers la distance ;  
Leurs bruits, larges, confus, gonflés d'arrogance,  
Paraissent menacer les cieux,  
Et quand dans leurs transports ils attaquent la plage,  
Ils font rendre aux échos une clameur sauvage,  
Un accord ample, monstrueux.

Mais quand sur le rivage ont heurté ces colosses  
Avec leurs grandes voix et leurs rages féroces,  
Le rivage n'a pas tremblé.  
On a vu seulement leur tête renversée  
Prosterner dans sa chute une tige herbacée,  
Une herbe qui n'a que branlé.

Jetés par ces transports du monstre qui déferle,  
Une épave, un débris, rarement une perle,  
Grave parfois son souvenir ;  
Puis, avec le géant qui sur le bord s'effondre  
L'écho hurlant se tait, déjà prêt à répondre  
A d'autres flots qu'il voit venir.

LA PENSÉE. (*fleur*)

(Stances à M. l'abbé J.-B. Soulard)

*Dis, crains-tu les filles de Grèce,  
Les pâles lys de Damahour ?*

V. Hugo.

Ami cher à mes jours d'enfance  
—Qui n'eurent que toi pour azur,—  
Cher à mes jours d'adolescence  
Et d'âge mûr,  
Dont l'amour présent me dévore,  
Pour qui mes derniers jours encore  
Luiront d'un souvenir si beau,  
Dont la mémoire indélébile  
Me suivra, qu'elle plus fragile,  
Au noir tombeau,

Sois béni ! Sois béni, fidèle  
A qui j'ai pu livrer mon cœur  
Sans boire à la coupe cruelle  
De la douleur.

Toi, l'unique charme du monde  
Dont l'amertume qui m'inonde  
Ne m'a su reprocher l'amour,  
Qui contre le feu de mon âme  
N'a mu la jalousie infâme  
Pas même un jour ;

Toi pour qui le ciel favorable  
A fait naître ces *Ecureuils*  
Dont sous ta semelle adorable  
S'ornent les seuils,  
Et qui, du fond de ces retraites  
Où tu chantes et ne regrettes  
Rien qui fasse couler tes pleurs,  
Avec tant de soins me destines  
Et m'adresses les plus divines  
D'entre les fleurs !

Ah ! c'est vainement qu'à la rose  
On décerne la royauté :  
Elle se fane à peine éclosé,  
Avant l'été.

Je le veux, sa riche parure  
Et son parfum doux sans mesure  
Symbolisent le jeune amour :  
On la voit comme lui s'épandre,  
Et puis se faner sans attendre  
La fin du jour ;

Comme lui l'aimable corolle  
En ouvrant large son trésor  
S'effeuille avant même qu'Eole  
Ne souffle encor,  
Et comme lui la fleur pompeuse  
En cessant d'être radieuse  
Laisse mille aiguillons brûlants,  
Eternels foyers d'amertume  
Que le moindre abord nous allume  
Et rend sanglants.

Mais vois la Pensée admirable  
Abreuver le cœur et les sens  
De son charme plus adorable  
    Que nos beaux ans,  
Près de sa couche parfumée  
Attirer la foule charmée  
Par ses si modestes appas,  
Puis sous le pressoir inodore  
Sourire et conserver encore  
    Ses mille éclats.

Une teinte pâle, incolore,  
Des champs estampe encor le sein,  
Le printemps n'ouvre pas encore  
    Son vert écrin,  
Avant que la brise aux bocages  
N'ait exhalé sous les feuillages  
Ses timides et frais soupirs,  
Et que l'homicide froidure  
N'ait sous la flottante ramure  
    Fui les zéphyrs,

Vois-la pour répandre son baume  
Percer la neige et les glaçons,  
Nous enivrer de son arôme  
    Quand nous passons,  
Pour orner son humble parterre  
Ouvrir sa corolle légère  
Et s'épanouir tout l'été,  
Puis être encor du pâle automne  
La seule et suprême couronne  
    Et la gaité.

Avant de mourir, son calice  
Voit se lever de nombreux jours  
Et ne tombe pas sans délice  
Et sans atours ;

Au lieu de cruelles épines  
Il laisse d'autres fleurs divines,  
D'autres délicieuses sœurs,  
Puis une abondante semence  
Dont prendront dès demain naissance  
Mille fleurs.

Quiconque en nos séjours d'alarmes  
Vit un regard qui l'enflamma,  
Un cœur qui lui fut plein de charmes,  
Quiconque aima,  
Au cher aspect d'une Pensée  
Sent que son âme influencée  
Frémit soudain et s'attendrit,  
Son cœur s'emplit de souvenirs,  
Il palpite d'émois immenses,  
Pleure ou sourit.

Et c'est un si tendre symbole  
Que ton cœur m'envoie aujourd'hui  
Pour charmer le feu qui m'affole  
Et mon ennui ;  
A moi qui sur tant de rivages  
Ai mis tant de chères images  
A l'autel saint du souvenir,  
Pour qui rien désormais ne brille,  
Et pour qui tout enfin sourcille  
Dans l'avenir ;

---

A moi qui depuis trente année  
Ai tant d'absences à pleurer,  
Tant d'amitiés desséminées

A mémorer ;

Qui, l'âme doucement ravie,  
Ai passé dix ans de ma vie  
A toi si puissamment uni,

Qui te regrette, qui te pleure

A chaque instant comme à chaque heure ! . . .

Ah ! sois béni !

---

## LA CROIX

(Interprétation)

*Vexilla Regis prodeunt.*

L'Étendard triomphal du Roi des cieux s'avance,  
Le mystère sublime et profond de la Croix  
Déroule glorieux ses replis d'espérance,  
De la Croix où la Mort a comblé ses exploits  
En soumettant la Vie à ses horribles lois,  
Mais où la Vie enfin a vaincu la souffrance  
Et la Mort à la fois.

C'est pendue à ses bras qu'Elle-même, la Vie,  
Expirant aux abois, fut transpercée au cœur  
Par le fer meurtrier de la Mort assouvie,  
Et que le sang et l'eau s'unirent dans l'horreur  
Pour donner le trépas à la mort en fureur,  
En lavant de la terre, endeuillée et ravie  
La criminelle erreur.

A travers la nuit sombre et lointaine des âges,  
David avait déjà dans un sanglant repli  
Vu le fait confirmer la suite de ses gages ;  
Il a chanté que Dieu règnerait sur l'oubli  
Par un règne à jamais sur la Croix établi ;  
Le monde n'en est plus à sonder les présages,  
L'oracle est accompli.

---

Arbre cher et sacré, la Grâce te couronne,  
Tu portes pour décor la pourpre du grand Roi,  
Tu brilles des reflets dont sa tête rayonne :  
Choisi pour y montrer au monde dans l'émoi  
Le Dieu dont le nom seul remplit l'enfer d'effroi,  
L'ineffable splendeur de sa cour t'environne  
Sans ombres pour la foi.

Tandis que frissonnaient les cieux, la terre et l'onde.  
Arbre cher et sacré, tu reçus dans tes bras  
Le sanglant Dieu fait chair qui racheta le monde ;  
C'est entre eux qu'il mourut sali par les crachats,  
Au bruit des rocs tremblants et volant en éclats,  
Sur toi que l'a cloué la soldatesque immonde  
Pour subir le trépas :

Je te salue, ô Croix, notre seule espérance  
En face de l'enfer, des pleurs, de l'abandon,  
De quelque endroit qu'abonde ici-bas la souffrance !  
Donne la fortitude et l'endurance au bon,  
Du regret au pervers l'inestimable don,  
Aux trésors de la grâce une surabondance,  
Au crime le pardon.

---

## LE RENDEZ-VOUS

*It clamor ad alta.*

VIRGILE.

O sœur, que l'amertume a chez nous poursuivie,  
Tu vas sous d'autres cieus affronter de la vie  
    Les innombrables choes amers !  
Sais-tu combien de jours tu charmas à mon âme,  
En me les saturant de cet heureux dictame  
    Qui me les garde à jamais chers ?  
Non, tu ne le sais pas, et qu'en saurais-tu dire,  
    Toi qui ne les as pas connus ?  
Ah ! tu saurais plutôt décrire  
    La blanche étoile de Vénus.

Tu n'entrevis jamais ce que dans dix années  
Tu répandis de fleurs sur mes rudes journées,  
    Simple et tendre comme un zéphyr ! . . . .  
Oh ! pourtant les émois en ont gonflé mon âme,  
En ont jailli souvent en de grands jets de flamme,  
    Si parfois en un seul soupir,  
Surtout à l'heure triste où le soir dans la brume  
    Étale ses voiles ténus,  
Lorsque dans l'Occident s'allume  
    La blanche étoile de Vénus !

Mais moi qui les ai vus l'un après l'autre éclore  
Et fuir jusqu'au dernier qu'un dernier feu colore,  
Toujours fidèle à les goûter ?  
Nonchalant dans le calme ou fort dans la tourmente,  
J'ai regardé passer leur file séduisante  
Sans me distraire à la compter :  
Non, après mille efforts je ne saurais le dire,  
Moi-même qui les ai connus,  
Et je saurais plutôt décrire  
La blanche étoile de Vénus.

Tu t'en vas, cependant, sans crainte, confiante,  
Et demain tu n'es plus ma seule confidente  
Et l'unique appui de mon cœur ;  
Je serai désormais seul à bénir mes joies,  
Et seul à palpiter, la plus faible des proies,  
Sous les griffes de la douleur,  
Seul à me souvenir aux heures du mystère,  
Quand, en dépit d'astres menus,  
Flamboie et brille solitaire  
La blanche étoile de Vénus !

Ah ! puisses-tu trouver sur ces bords qu'on te loue  
Des amis à ton cœur, la fraîcheur à ta joue,  
L'or pur à flots et la gaieté !  
Qu'avec des ans nombreux ta nouvelle patrie  
Parmi les affamés qui composent la vie  
Te donne la satiété !

Mais quand ton monde cher aura cessé de bruire  
De ses mille échos inconnus,  
Là-haut regarde parfois luire  
La blanche étoile de Vénus.

---

La même heure du soir épandra sur nos plages,  
Ainsi que dans nos cœurs, ses éternels nuages,  
L'ombre, le silence et l'ennui ;  
J'aurai déjà les yeux tendus vers l'empyrée,  
Cherchant dans l'occident de la voûte éthérée  
Si déjà le bel astre a lui :  
Nos yeux auront du moins un point qui les rassemble  
Quand la terre n'y verra plus,  
Car nous regarderons ensemble  
La blanche étoile de Vénus.

---

## REVES D'AUTREFOIS

*Demain, le chasseur, qui m'a vue dans ma  
beauté, reviendra ; ses yeux me chercheront ;  
Ses yeux, hélas ! ne me verront plus.*

OSSIAN.

Vous vous êtes peut-être assis sur le rivage  
Quand le jour s'est aux champs éteint avec le bruit,  
Sans dessein égaré sur la grève sauvage,  
Entouré de désert, de silence et de nuit.

\*  
\* \*

Alors, de leurs cités profondes  
Vous avez entendu les ondes  
Parfois rendre un léger soupir  
En s'éparpillant sur la plage  
Que, sans agiter le feuillage,  
Un beau soir venait d'assoupir,  
Qui même frémissait encore  
Sous sa large mante incolore  
D'un dernier souffle de zéphyr.

Et ce bruit pourtant sans merveille  
A d'abord rempli votre oreille  
D'un délice presque divin :  
Vous avez oublié le reste,  
Tant vous avez trouvé céleste  
La voix du nocturne refrain,  
Vous l'accusiez lente à renaître  
Et vous eussiez choisi peut-être  
De l'entendre chanter sans fin.

---

Mais, agrandi par le silence,  
Fasciné par l'abîme immense,  
Noyé dans l'ombre et le désert,  
Votre cœur — sans rien vous en dire  
Et pour chercher à se suffire—  
S'est plus profondément ouvert :  
Sa grandeur s'est faite sublime,  
Large, immense comme l'abîme  
Où le vaste horizon se perd,

Vous avez vu soudain des mondes,  
Innombrables comme les ondes  
Qui venaient mourir à vos pieds,  
Surgir à votre souvenance,  
Qui du même être dès l'enfance  
Ont fait avec vous les moitiés,  
Des mondes, caducs ou durables  
Qui sont pour vous inoubliables  
Et ne sont jamais oubliés.

C'est le toit—palais ou chaumière,  
Avec ou sans fleuve ou rivière,  
Avec ou sans ombrages verts—  
Qui vous a vu de la famille  
Goûter en cœur qui les gaspille  
Les bonheurs si purs et si chers,  
Qui sourit à votre naissance  
Et palpita de votre enfance  
Sans lui compter de jours amers.

La mort a de son aile sombre  
Etendu déjà bien de l'ombre  
Sur ce lieu, si petit qu'il soit ;  
Le temps a délié la gerbe  
Que vous y vîtes poindre en herbe  
Et l'a jetée en maint endroit ;  
Vous allez peut-être vous-même  
Errant loin de ce bien suprême,  
Vous-même frappé de son doigt.

Qu'importe pourtant ? A cette heure  
Vous avez revu la demeure  
Avec ses généreux émois,  
Les tendresses de votre mère,  
L'indulgence de votre père,  
La sœur dont vous fûtes le choix,  
Et, qui sait ? plus encor peut-être,  
Le toujours adorable ancêtre  
Avec ses fabuleux exploits ;

Vous y croyiez entendre encore  
Son vieux rire resté sonore,  
Ses plaintes et ses récits ;  
C'est lui qui dirigeait la danse,  
Formait vos pas à la cadence  
De ses thèmes les mieux choisis ;  
Il souriait à vos caprices  
Et soignait comme avec délices  
Jusqu'au moindre de vos soucis.

Puis c'était la vieille montagne,  
Puis la riche ou pauvre campagne  
Que foulèrent vos jeunes pas,  
Que vous avez tant parcourues  
Et si joyeusement battues  
De vos inlassables ébats,  
Au milieu de la troupe aimée  
Que l'enfance vous a formée,  
Où depuis fauche le trépas.

Ah ! les amis de votre enfance !  
Et ceux de votre adolescence !  
Ils étaient là devant vos yeux :  
Sans plus voir d'absence éternelle,  
Ni de mort encor plus cruelle,  
Vous étiez ce soir avec eux,  
Ensemble nageant dans le rêve,  
Bouffis de jeunesse et de sève,  
Enlacés de vos anciens nœuds.

Puis vous voyiez paraître ensemble  
Des jours auxquels rien ne ressemble  
Dans l'empire humain du bonheur :  
Une caresse méritée,  
Une victoire remportée  
Devant l'apôtre du Seigneur,  
Le grand jour de la Table-Sainte  
Où vous avez porté sans feinte  
L'innocence du cœur.

---

Parfois s'amoindrissait la scène :  
Vous trempiez un vieux pan de laine  
Dans l'onde claire du ruisseau,  
Vous cueilliez la baie odorante,  
Ou bien vous glissiez sur la pente  
De la ravine ou du coteau ;  
Vous étiez encor moins superbe,  
Car vous suiviez jusqu'au brin d'herbe  
Que vous jetiez au fil de l'eau.  
Mais la scène, grande ou petite,  
Toujours d'ineffable mérite  
A votre œil prompt à se charmer,  
Toujours répandait sur votre âme  
Un doux, un céleste dictame  
Qui toujours sût la faire aimer,  
Et devant vous passaient les heures  
Pleines de gracieux leurres  
Que vous ne saviez réprimer.

De la sorte entouré de noire solitude,  
Vous avez presque atteint le terme de la nuit,  
Sans plus laisser de cours à la sollicitude,  
Sans plus vous souvenir du monde et de son bruit  
Et comme allait poindre l'aurore,  
Ces choses, et d'autres encore,  
Vous avaient ravi tour à tour ;  
Puis, quand l'onde s'est retirée  
De votre grève préférée  
En la baisant avec amour,  
Vous revintes l'âme oppressée  
A la douloureuse pensée  
Que toutes ont fui sans retour.

## L'AMOUR

*C'est l'amour qui cause la plupart  
des larmes.*

DESCARTES.

Sait-on ce que c'est que l'amour,  
Le cher amour qui vous enivre  
Et vous livre  
Aux doux enchantements chacun à votre tour ?

C'est un tyran cruel et bête  
Dont personne ne se défend,  
De l'enfant  
Au vieillard décrépît dont la tombe s'apprête.

Quand il s'est emparé de vous,  
Il vous invente des tortures  
Sans mesures  
Et vous rend sûrement ardents au crime et fous.

Ceux que vous n'aimez pas, la masse  
Dont vous êtes peu soucieux,  
Que vos yeux  
Regardent sans briller si longtemps qu'elle passe,

Elle vous garde un souvenir  
Pour le regard le plus modeste,  
Elle en reste  
Vouée à votre nom, se plaît à l'en bénir ;

Elle ne brise point votre âme,  
Ne déchire point votre cœur,  
Et l'ardeur  
A vous nuire un instant n'éveille point sa flamme.

Mais ces anges que vous choyez  
Jusqu'à noircir votre mémoire,  
Votre gloire  
Leur est chère s'il faut un pavois à leurs pieds.

Osez leur montrer une trace  
De vos dévouements d'autrefois,  
Sans émois  
Ils lèveront l'épaule en détournant la face.

Oui, ces anges que vous aimiez  
Jusqu'à ne plus craindre de leurs,  
Quelques heures  
Ils se sont ri de vous, puis vous ont oubliés.

Même, heureux si, l'air fat ou crâne,  
Ils ne cherchent pas ardemment  
Le moment  
De vous donner au front le coup de pied de l'âne.

---

## LA TOURNEE

*Non, non, le labourcur qui laisse son village  
Ne pare point son front de couronnes de fleurs.*

E. T.

Octobre à son tour règne au cercle de l'année  
Et couronne son front de feuillage jauni ;  
De la cime des cieux la jeune matinée,  
L'aspect terne, embruni,  
Regarde sans amour l'aurore embruinée  
Disperser en avare aux abris des bosquets  
De livides reflets.

Teinté par les rayons d'indécise lumière  
Dont s'éclaire en pleurant l'espace froidureux,  
Un brouillard épais flotte et forme tout entière  
La tenture des cieux,  
Et le flot glacial qu'en liquide poussière  
Laisse pleuvoir sans bruit son flanc gros de hideur  
Met le trépas au cœur.

Voyez-vous, néanmoins, la fille tendre et frêle  
Qui parcourt à pas lents les humides gazons  
En portant ses regards haut et loin d'elle  
Vers les gris horizons,  
Ou parfois tout auprès sur l'herbe qui ruisselle,  
Et sur tous les objets dispersés à l'entour,  
Laidis ou faits pour l'amour ?

Ne lui demandez pas, à la vierge naïve,  
 Ce que cherche son œil dans ces noirs horizons,  
 Ni ce qui la conduit, débile et malade,  
     Sur ces moites gazons,  
 Ni pourquoi seule ainsi, la pâle sensitive,  
 Dans l'ombre et le brouillard l'aube la voit errer :  
     Vous la feriez pleurer.

Pleurer ! Elle en est près : regardez sa poitrine  
 S'arquer en frissonnant sous l'effort des soupirs,  
 Comme s'arque et frémit la voile qui chemine  
     Au souffle des zéphyr ;  
 Regardez son front morne et sa lèvre chagrine,  
 Et son œil embrumé qui se mouille en clignant.  
     Ah ! son cœur est saignant.

C'est qu'elle va partir. Dans son vol ardent l'heure  
 Ne doit plus résonner au lambris du manoir  
 Que l'enfant n'ait quitté sa champêtre demeure  
     Pour ne plus la revoir ;  
 Avant que sur l'émail le doigt du temps n'effleure  
 Le prochain noir degré qu'on lui mit pour témoin  
     La fille sera loin.

Elle part, et son cœur veut une fois encore  
 Palpiter à l'aspect de ces lieux tant connus,  
 Que ses pas ont, dès l'heure où le jour vient d'éclorre,  
     Tant de fois parcourus ;  
 Où, quand de feux mourants l'occident se colore,  
 Elle vint tant de fois baigner un peu ses maux  
     D'air pur et de repos.

---

Elle quitte à jamais ses champs, son grand bois sombre  
Qui frange l'horizon de ses faites altiers,  
Ses parterres en fleurs, son lac plein de pénombre.  
Ses agrestes sentiers.

Et vers ces chers objets, et d'autres en grand nombre,  
Elle donne à son cœur cet ineffable essor,  
Et veut les voir encor.

Ah ! pleure pourtant, vierge aux élans magnanimes,  
Fille aux nobles regrets, au cœur sensible et grand !  
Car la douleur qui bout sous tes efforts sublimes,  
O fille, on la comprend.

Oui, quand on va partir les pleurs sont légitimes,  
Laissât-on un séjour où règnent les ennuis,  
Plus sombre que les nuits.

Ton cher coin sous ce toit, tes rieuses compagnes,  
Ton parterre et ton lac, tes coteaux, tes bosquets,  
Et ces riens à tes yeux devenus des montagnes,  
Méritent tes regrets,  
Et puis, ce dernier pleur jeté sur ces campagnes  
Qui virent tant de fois tes ris et ta douleur  
Soulagerait ton cœur.

---

## SAINT-PHILIPPE

*Je me suis arrêté devant les  
tentes de ma tribu.*

RITA.

O Saint-Philippe, lieu béni !  
Je t'aime d'un amour extrême :  
Entre tous les séjours que j'aime  
C'est toi qui tiens le rang suprême.  
De tout ce que j'aimai banni,  
J'ai parcouru maintes patries,  
Bois ombreux et vertes prairies,  
Monts brillants et rives fleuries :  
J'ai vu l'horizon infini  
De maintes diverses contrées  
Des plus riches atours parées  
Et de délices entourées ;

J'ai vu Sainte-Foye et ses champs,  
Et ses collines chamarrées  
De vergers aux pommes pourprées,  
De prés verts, de maisons dorées ;  
L'éclatante Ile d'Orléans  
Que toute l'année ensoleille,  
Qui de loin semble une corbeille  
De floraison riche et vermeille ;  
Sainte-Anne et ses coteaux rians,  
Ses bois aux douces matinées,  
Où j'ai dépensé douze années  
Du peu qui me furent données ;

Trois-Rivières aux doux étés  
Avec ses brises parfumées,  
Avec ses forges enflammées,  
Son ciel d'azur et ses fumées;  
Québec, éerin d'antiquités,  
Qui, du haut de son promontoire,  
Déroule, le front ceint de gloire,  
Les grands feuillets de son histoire;  
Et la reine de nos cités,  
Montréal, avec sa richesse,  
Sa foule immense qui s'empresse  
Comme un flot d'aise et de jeunesse;

J'ai vu le Bic de ses hauteurs  
Contempler à ses pieds deux îles  
Qu'entourent cent barques agiles  
Et que baisent des flots tranquilles ;  
Cacouna, l'ami des baigneurs,  
Aux eaux limpides et glacées,  
Dont les maisons court espacées  
Sont en ogives élancées ;  
Fraserville aux douces senteurs,  
Qui rit, cause et badine  
Au front de sa ronde colline,  
Qu'un si beau soleil illumine ;

Saint-Denis et ses vieux rochers  
D'où son temple aux flèches gothiques  
Regarde les sommets antiques  
De quatorze manoirs rustiques,  
D'où l'on voit surgir neuf clochers  
Du sein des brumes incertaines

---

A travers des bosquets, des plaines,  
Par delà des cimes lointaines,  
Et son cap, funeste aux rochers  
Mais que Dieu plaça là, peut-être,  
Pour faire de loin reconnaître  
Ce Saint-Denis qui m'a vu naître ;

J'ai vu Kamouraska le beau  
Sourire au bord de l'onde amère  
Où la vierge au coin du mystère  
Vient baigner sa taille légère,  
Ses mornes, ses palais dont l'eau  
Réfléchit les formes coquettes,  
Ses esquifs aux légers squelette,  
Dont la brise penche les têtes,  
Et son église en arc-doubleau,  
Aux voûtes larges, élevées,  
Aux fenêtres enjolivées  
De fleurs féeriquement gravées ;

J'ai vu l'illustre Rimouski  
Assis sur son moëlleux rivage  
Et contemplant sa glauque image  
Dans le flot qui meurt sur sa plage,  
Et son île fameuse qui,  
Odorant parterre de Flore,  
Va parfumer l'onde sonore  
Jusqu'au pied du rapide accore  
Où l'indolent Abénaki  
Vient suspendre sa blanche tente  
Et lancer sa barque tremblante  
Sur la vague profonde et lente ;

J'ai vu le brillant Nicolet  
Êt son océan de verdure,  
Ses saules aux vastes ramures,  
Ses bocages pleins de murmures,  
Ses ravins dont le regard plait,  
Ses chemins couverts de feuillages,  
Son lac si fertile en naufrages  
Mais dont on aime les rivages,  
Son horizon au bleu reflet,  
Ses fécondes érablières,  
Ses jardins, ses pins légendaires  
Et son fleuve aux ondes sévères ;

J'ai vu ce Lorette si cher  
Où tant de fraîches promeneuses  
Viennent loin des cités poudreuses  
Déployer leurs troupes rieuses,  
Où le parfum léger que l'air  
Secoue avec tant de molesse  
De son haleine enchanteresse  
Remplit d'une si douce ivresse,  
Ce Lorette au ciel tiède et clair,  
Aux prés ridés par le zéphire,  
Dont l'aspect met l'âme en délire,  
Où chaque cœur vaut un empire ;

J'ai vu bien d'autres lieux encor  
Qui surent captiver ma flamme,  
S'attacher puissamment mon âme,  
Dont le nom seul m'est un dictame  
Mais dans son plus riche décor,  
Aucun cependant ne t'efface,

Saint-Philippe ! nul ne surpasse  
Ta splendeur, ton charme, ta grâce :  
Ton souvenir est un trésor  
Dont mon âme est restée avare,  
Un trésor éclatant et rare  
Dont mon exil sombre se pare.

Ton ciel est si pur et si beau,  
Soit qu'en son ardente carrière  
L'astre brillant du jour t'éclaire  
Des flots brûlants de sa lumière,  
Soit qu, ceignant son noir bandeau  
Parsemé de blanches étoiles,  
Sur toi la nuit tende ses voiles  
Comme Arachné jadis ses étoiles,  
Ou que la surface de l'eau  
Sous ma cascade étincelante  
Et parmi l'herbe ruisselante  
Au clair de la lune s'argente !

Non, rien n'est si majestueux  
Que ta montagne qui surplombe  
Ainsi qu'un vieux géant qui tombe  
Ou qui s'incline vers la tombe ;  
Non, rien n'est frais, harmonieux,  
Comme tes verdoyants bocages  
Où mille oiseaux pleins de ramages  
Agitent les épais feuillages ;  
Rien n'est doux, n'est délicieux  
Comme ton matinal zéphire,  
Comme ta brise qui soupire  
Quand l'astre du jour se retire.

Chercher le silence et l'étude ! . . .  
Et ce toit noirci par le temps,  
Avec sa large cheminée  
A demi par l'âge égrenée  
Et sa fenêtre cloisonnée ;  
Et ce perron aux pas tremblants,  
Ce seuil rongé par la vieillesse,  
Et ce dedans dont chaque pièce  
M'est un souvenir de jeunesse !

Ah ! c'est là que jadis j'ai vu  
Des ris la céleste phalange  
Sur mon âge à la beauté d'ange  
Verser le bonheur sans mélange ;  
C'est là que mon cœur a connu  
Combien il est doux pour le frère  
D'habiter au toit de son père  
Avec tous les fils de sa mère (\*) ;  
C'est là que, de loin accouru,  
Chaque an j'offrais dans l'allégresse  
Les couronnes de ma sagesse  
A ma mère pleurant d'ivresse ;

Là qu'ensuite auprès du flot clair,  
Et sur les rocs où croît l'oseille,  
Et sur la pelouse vermeille,  
C'était plaisir, c'était merveille ! . . .  
Ah ! ton bonheur naïf et cher,  
Plus doux qu'à l'odorat la myrrhe,  
Plus doux qu'un souffle du zéphire,

---

(\*) Expression de Victor Hugo.

Quel langage le pourrait dire ?  
Il était grand comme la mer  
Et profond comme ses abîmes,  
Serein comme tes vertes cimes  
Et pur comme tes cieux sublimes.

Hélas ! le temps à désuni  
Cette gerbe de la famille  
Comme le vent dans la charnille  
Disperse la grappe sans vuille,  
Et sous ce toit cent fois béni  
Où tant des miens ont reçu l'être  
Un étranger commande en maître (\*) !...  
Ah ! c'est que, quand sur son vieux hêtre  
La mère a déserté le nid,  
Il faut que l'oisillon s'envole  
Et que sa couche chaude et molle  
Devienne le jouet d'Eole.

Qui me rendra tes soirs vermeils  
Mêlés de pourpre et de pénombre,  
Tes astres se levant sans nombre  
A ton grand horizon ceint d'ombre,  
Ces bois fruitiers dont tes soleils  
Colorent si gaiment les faites  
Et ces promenades discrètes  
Dont j'ai tant aimé les retraites ?  
Bois, champs, rochers qu'à mes réveils

---

(\*) C'est maintenant un neveu.

---

Je saluais avec tendresse,  
Vieux compagnons de ma jeunesse,  
Réjouirez-vous ma vieillesse ?

Je vous ai perdus pour toujours,  
Amis sacrés de mon jeune âge !  
Oui, pour toujours ! L'affreux voyage  
Qui me jette de plage en plage  
Va suivre son douloureux cours !...  
Ah ! du moins votre image chère  
Me suit, elle, à la froide bière ;  
Et, si j'eus l'existence amère,  
Et si le dernier de mes jours,  
L'heure de la suprême alarme,  
M'arrache une dernière larme,  
Elle aura cependant ce charme.

---

## LE ROCHER

*Il chercha le jardin, la maison isolée,  
La grille d'où l'œil plonge en une sombre allée,  
Le verger en talus.  
Pâle, il marchait. Au bruit de son pas grave et sombre.  
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre  
Des jours qui ne sont plus.*

VICTOR HUGO.

O sœur, tu revois donc le séjour fortuné  
Où—tant je l'aime aussi— je voudrais être né,  
Le séjour plein de paix et beau qui te vit naître,  
Où tu pourras aller aussi mourir, peut-être,  
Lorsque, le dos courbé sous le fardeau des ans  
Et m'ayant clos les yeux aux misères du temps,  
Tu chercheras le calme à ta longue vieillesse ;  
Où, parmi les objets aimés de ta jeunesse,  
Tu peux aller dormir le suprême sommeil  
Et saluer le jour de l'éternel réveil !

Ce séjour tant aimé de ma lointaine enfance,  
Où je vécus heureux nonobstant l'indigence,  
Où j'ai vu luire un jour le soleil du bonheur  
Et qui garde une part si large dans mon cœur,  
Dis-lui que de Berthier un ami le salue ;  
Que souvent de mon seuil je dirige ma vue,  
A travers la distance et ses épais rideaux,  
Vers le doux Saint-Philippe et ses rians coteaux,  
Et qu'alors un soupir tout saturé de flamme

Vers les jours qu'il m'a vus s'élançe de mon âme,  
Que je sens en mon cœur tout à coup entassé  
Avec ses chers émois revivre le passé.  
Mais salue avant tout ces objets immuables  
Dont le sauvage aspect, les traits inaltérables,  
Demeurent tels encor que je les ai connus,  
Nos amis les rochers, ces blocs chauves et nus  
Qui de nos jeux sans doute ont gardé quelque trace  
Sur leur front immobile et d'où rien ne s'efface ;  
Celui surtout que ceint le limpide ruisseau,  
La source aux flots si purs dont nous aimions tant l'eau,  
Où se meurt la maison aussi vieille que chère  
Qui vit loin de nous deux trépasser notre mère,  
Où je te vis d'abord—seize ans auparavant—  
Endormie au berceau, souriante, et rêvant  
Peut-être à mon retour, rose à peine fleurie,  
Toi maintenant l'attrait, le support de ma vie.

Foule encor ce rocher, caresse-le du pié,  
En souvenir des ans où, lutin à moitié,  
Sans soupçonner encor que la vie est amère,  
Tu l'as tant parcouru conduite par un frère  
Et deux sœurs envolés eux-mêmes dans les Cieux.  
De l'aube au crépuscule enivres-en tes yeux,  
Dis-lui cent fois le jour qu'il soit toujours le même,  
Ce bien-aimé témoin, ce théâtre suprême,  
Cet instrument béni de nos félicités.  
Ah ! ma sœur, je dis bien : ces objets regrettés,  
Nous savons mieux que toi, nous que l'âge dépare,  
Comme ils font oublier que le pain s'est fait rare,  
Nonobstant l'estomac qui crie en s'affaissant,

Que l'aveugle avenir est toujours menaçant,  
Et quels soucis cruels une femme s'apprête  
Quand à l'autel... Ah ! sœur, permets que je m'arrête.  
Car en nous souvenant il faut ne point pleurer :  
Quels que furent les soins qu'il a vus l'entourer,  
L'oisillon grandi tombe, ouvre l'aile, s'envole,  
Et loin du nid un rien à jamais le console.

Au pied de ce rocher, sur le gazon, au nord,  
Près d'une assise à pic et servant de renfort  
Au massif principal, malgré sa taille plate,  
Tu verras des cailloux dont l'apparence est mate  
Par moi-même assemblés, mais de longtemps épars :  
Trente-neuf ans ont fui depuis que mes remparts,  
Mes temples ajourés, mes châteaux sans toiture,  
Ont roulé sans retour sur l'épaisse verdure.  
Comme a roulé lui-même au creux des ans enfuis  
L'âge aimable et naïf qui les avait construits.  
Que dis-je ? Une autre main les refera peut-être,  
Et seul mon âge heureux ne doit jamais renaître.

Tout auprès est l'assise où je venais m'asseoir  
Pour regarder venir la grande ombre du soir,  
Lorsque, vers des lointains plus profonds et plus mornes  
L'horizon de mon cœur eut reculé ses bornes.  
Ah ! là, que de pensers, indécis et brumeux,  
Ont volé de mon sein vers les flots écumeux  
Que transporte en grondant le fleuve grandiose  
Dont le divin Ovide eût fait l'apothéose !  
Et combien, ces grands flots, je les ai contemplés,  
Aplanis par le calme ou par les vents gonflés,  
De cet humble juchoir environné par l'ombre !

J'en contemplais aussi plongés dans la pénombre  
Ces giboyeux points noirs, solitaires îlets  
Dont l'onde essaye en vain d'inonder les sommets,  
Et qu'autrefois, la nuit, ont tant courus nos frères  
Pour lancer le trépas aux bécasses légères.  
Parfois même, y rêvant l'insondable avenir  
Qu'il me paraissait voir si lentement vênir,  
Ma pauvre âme tentait d'en écarter la brume  
Dont le ciel me voilait la fréquente amertume.

L'avenir est venu, rapide, à pas géant.  
Désormais englouti dans son gouffre béant,  
Je m'en vais emporté de rivage en rivage,  
Loin de tout ce qui fut cher à mon premier âge  
En me brisant les mains à m'attacher aux bords  
D'où m'arrache le monstre aux farouches transports,  
Où contre mon destin sa rage se déploie  
Dès que mon cœur y sait goûter un peu de joie,  
Aussitôt que j'ai pu m'éprendre à leur amour !  
Et de tout ce que j'aime arraché tour à tour,  
Je n'ai pour aliment à mon cœur qui s'affame  
Que de vains souvenirs une géante trame.

Pourtant, je ne vis pas tout à fait sans gaité.  
Ah ! c'est que tu vois, sœur, la muse à mon côté :  
Appuyé sur ton cœur et la muse en délire,  
A ma faible raison j'ai su garder l'empire  
Et jeter aux échos les riantes chansons  
Dont souvent tu parus savourer les façons.  
Je fus jeune l'amant de l'adorable muse,  
Qui m'opprime parfois et plus souvent m'amuse.  
Veux-tu savoir, ô sœur, l'endroit où tant de jours

Nous allâmes tous deux soupirer nos amours ?  
 Monte une assise encor, du roc atteins la cime.  
 Le travail en est court, sans fatigue, minime :  
 Tu le peux en trois pas, car ce roc, tu le sais,  
 Est d'une stature humble et d'un facile accès.

Près d'un épais buisson de sorbier et de cèdre  
 Dont l'ombre eût consolé l'inconsolable Phèdre,  
 Tu verras un plateau qui penche à l'Orient.  
 C'est là. Quoi que d'abord d'un aspect peu riant.  
 Tu ne sauras jamais comme s'y plaît la muse :  
 C'est là qu'elle est venue en désertant Vacluse,  
 Lorsque son cher Pétrarque au pied du triste ormeau  
 A laissé choir son luth pour descendre au tombeau.  
 Aussi, que de chansons, rieuses ou chagrines,  
 N'y voit-on pas errer sur ses lèvres divines  
 Quand elle nous soumet au joug de son amour !  
 Je sais comme il est doux de lui faire la cour,  
 D'implorer ses faveurs, sur ce rocher modeste  
 Où j'ai tant recherché son approche céleste !

Des fils qu'elle a conçu sur ce roc écarté  
 Sais-tu le sort ? Un seul est à peine resté !  
 Tu l'as sans doute vu : c'est *La Fin des Vacances*.  
 Si l'on te demandais de quels crimes immenses  
 Ces enfants de mon cœur ont pu souiller ce lieu  
 Pour être ainsi livrés au supplice du feu,  
 Dis que d'affreux tyrans leur interdisaient d'être,  
 Qu'un pouvoir usurpé leur défendait de naître,  
 Fussent-ils en naissant d'albâtre et de vermeil,  
 Gracieux, purs et beaux autant que le soleil.

Ce n'est pas tout. Ce roc, c'était mon oratoire.  
Quand la nuit descendait avec sa mante noire  
Et voilait à demi les cimes d'alentour,  
Ou quand la blonde aurore au char brillant du jour  
Ouvrait du firmament les routes azurées,  
Tenant mon vieux rosaire aux perles délustrées,  
Sur la pierre à genoux, c'est là que je priais.  
Et sœur, qu'ils étaient grands, les biens que j'enviais  
En conjurant le ciel d'en combler votre vie !  
Ces biens qui pour vous tous enflammait mon envie,  
Mon cœur encor naïf ne savait pas alors  
Qu'ils ne viennent jamais sur nos terrestres bords.

Quel autre cher objet, quelle autre pierre aimée,  
Qu'à tant chérir tu fus toi-même accoutumée,  
A ton œil attentif désignerais-je encor ?  
Si pour toi chacun d'eux est un riche trésor,  
Ces objets si connus de ta plus tendre enfance,  
Ces modestes amis dont tu pleures l'absence,  
Moi-même, chère Emma, je les adore tous :  
Est-il un de ces rocs, de ces rudes cailloux,  
Qui n'ait un souvenir encor cher à mon âme,  
Un regret qui ne soit plein de vie et de flamme ?...  
Ah ! revois-le moi tout, ce rocher regretté,  
Puis... viens-t'en me rouvrir ton fleuve de gaité.

---

## FLEURANGE (\*)

*Elle avait dix-sept ans,  
C'est bien tôt pour mourir.*

LAMARTINE.

Ainsi que son blanc lys  
Fleurange s'est flétrie :  
Elle n'est déjà plus qu'un inerte débris,  
Ainsi que son blanc lys !  
C'est en vain que l'amour l'a bercée et nourrie  
Des espoirs les plus doux, des plus tendres souris,  
Ainsi que son blanc lys  
Fleurange s'est flétrie !  
Seize fois le printemps  
A reverdi pour elle,  
Elle a vu luire à peine au départ des autans  
Seize fois le printemps !  
Le bonheur lui gardait à l'ombre de son aile  
D'innombrables douceurs avec de nombreux ans !..  
Seize fois le printemps  
A reverdi pour elle.  
Elle a languï deux ans  
Loin de ses grands bois sombres ;  
Au milieu des splendeurs, de l'aisance et des grands,  
Elle a languï deux ans.  
On l'a comblée en vain de tendresses sans nombres  
Pour lui faire oublier l'âpreté de ses champs,  
Elle a languï deux ans  
Loin de ses grands bois sombres.

---

(\*) Voir la pièce intitulée *Le Lys*.

Elle riait pourtant  
 De cœur et de visage ;  
 A l'ombre de ses bois au grand dôme flottant  
 Elle riait pourtant.  
 La sève de la vie à son œil sans nuage  
 Affluait tout le jour comme un fleuve montant :  
 Elle riait pourtant  
 De cœur et de visage.

Pourquoi l'arracha-t-on  
 Aux lieux de sa naissance ?  
 Au rustique rameau, l'adorable bouton,  
 Pourquoi l'arracha-t-on ?  
 Que pouvaient sur son cœur la splendeur et l'aisance  
 Au prix de son naïf et modeste canton ?  
 Pourquoi l'arracha-t-on  
 Aux lieux de sa naissance ?

N'arrachez pas un lys  
 Du sol qui l'a fait naître ;  
 Quand sa tige déjà s'élançe du semis,  
 N'arrachez pas un lys.  
 Laissez-lui sa garigue, ou son rocher peut-être,  
 Vos soins ne vaudraient pas ces chers premiers amis :  
 N'arrachez pas un lys  
 Du sol qui l'a fait naître.

---

## ACTIONS DE GRACES

(Psaume 125)

*Facti sumus sicut consolati.*

Quand pour Sion, la sainte et si chère patrie,  
Dieu nous brisa le joug de la captivité,  
Nos larmes ont séché dans leur source tarie  
Et des plus doux transports nos cœurs ont palpité.

Aux bosquets de la route, aux champs et sous l'ormoie,  
Notre bouche a chanté le retour solennel ;  
Notre langue a rempli de cantiques de joie  
Les rives du Jourdain et les monts d'Israël.

Autour de nos confins les peuples de la terre  
Se sont levés émus et se sont dit entre eux :  
Le Seigneur a calmé les flots de sa colère  
Et fait pour Israël les jours les plus heureux.

Le Seigneur a calmé les flots de sa colère  
Et pour son peuple a fait les jours les plus heureux ;  
Nos cœurs remplis de joie aux tribus de la terre  
Diront ce que sa droite a préparé pour eux.

A la sainte patrie, à Sion qui les pleure  
Rendez bientôt, Seigneur, tous ses autres captifs,  
Comme au fond du désert où le feu seul demeure  
Vous rendez les torrents qui se sont faits tardifs.

---

Quiconque en fournissant la course de la vie  
Boit à flots l'amertume et sème dans les pleurs  
Recueille une moisson d'abondance remplie,  
L'allégresse dans l'âme et le front ceint de fleurs :

Il parcourt en pleurant la cruelle carrière  
Où tombe sa semence aux vents des noirs ennuis ;  
Mais il revient après inondé de lumière,  
L'âme pleine de joie et les bras pleins de fruits.

## LA VAGUE

*Quand le matin tu vois briller la rose,  
Songe qu'au soir elle n'existe plus.*

MME PERRIER.

Quand sur les flots brumeux de l'immense océan  
Les vents ont déployé leur aile,  
Leur front palpitant s'échevelle  
Et le géant bondit dans un sublime élan ;  
Il brandit des milliers de crêtes  
Qu'en ses bruyants transports sans relâche il accroit,  
Et que traîne avec lui le souffle humide et froid  
En faisant bouillonner leurs faites.

Et parmi ces grands flots, ces montagnes—qui sont  
Néanmoins des points dans l'abîme,  
Quelque sourcilleux et sublime  
Qu'à travers le brouillard nous paraisse leur front—  
Il en est une qui domine  
Par son port noble et grand, sa splendide beauté,  
Dont la marche s'empreint de fière majesté,  
Dont la face paraît divine.

L'œil plein d'enchantement la regarde venir  
A travers la sombre distance ;  
A mesure qu'elle s'avance.

L'esprit même enchanté ne sait se contenir :  
L'œil et l'esprit l'aiment, l'admirent.  
L'admirable au milieu des belles aux traits blancs,  
Avec ses longs tressauts, ses grands jets écumants,  
Ses bouillonnements qui délirent.

Mais avant qu'elle fût, dès le principe, Dieu  
 De sa main discrète et féconde  
 Au sein tumultueux de l'onde  
 Devant elle a placé le granit plein de feu ;  
 Et, quand l'admirable s'approche,  
 On croit que va tomber devant elle l'écueil :  
 Elle y heurte pourtant à son propre cercueil,  
 Et sans que frémissse la roche.

\*  
 \* \*

Hélas ! du temps brumeux le souffle amer et froid  
 Comme l'autan sur l'onde  
 Sans relâche s'accroît ;  
 Sa course furibonde  
 Sur l'océan du monde  
 Consomme chaque jour un plus farouche exploit.  
 Qui saura les compter, ces humains enviables,  
 Ces maîtres de l'amour,  
 Ces forces indomptables,  
 Qu'il fait paraître au jour  
 Et brise sans retour  
 Dès qu'on a vu s'ouvrir leurs carrières aimables ?  
 Et parmi ces puissants, ces rois de la santé,  
 Ces prodiges sans nombre  
 De force et de beauté,  
 Combien au tombeau sombre  
 Il en jette dans l'ombre  
 Qui tiennent noblement la haute royauté !...

Ah ! l'un d'entre eux, naguère, une vierge ingénue,  
 Au front plein de splendeur  
 Et de grâce inconnue  
 Par sa douce candeur  
 A charmé notre cœur  
 Autant qu'à nos regards elle fut bienvenue.

Nous nous disions : « Son teint de neige et d'incarnat,  
 • L'attrait qui la décore,  
 Est moins charmant encore  
 Que le cœur chaleureux, naïf et délicat,  
 Qui d'un élan sonore  
 Dans sa poitrine bat :  
 Douce comme l'espoir, forte, candide et belle,  
 Elle a du frais matin l'apparence et l'éclat,  
 Heureux l'époux fidèle  
 Qui vieillira près d'elle ! »

Mais la fille admirable a rencontré l'écueil  
 Sur l'océan du monde  
 Où le trépas abonde,  
 Où si près du berceau flotté aussi le cercueil,  
 Où la mort nous émonde  
 Dès en passant le seuil . . .  
 Elle avait dix-huit ans, la brillante admirée  
 Et déjà pour jamais au jour elle a clos l'œil,  
 Et nous l'avons pleurée  
 Dans la mort sombre entrée !

---

Sur son charme et son nom déjà le noir oubli,  
Comme un voile épais d'ombre  
Tendu par la nuit sombre,  
A jeté lourdement son vaste et froid repli !  
Oui, comme un flot qui sombre  
S'affaisse enseveli  
Sans quitter sa mémoire au sein mouvant de l'onde,  
Les charmes de Rosanne ont si vite pâli  
Et sa trace profonde  
A disparu du monde !

---

## L'ORMEAU

*Væ soli.*

Au penchant de riants coteaux  
Il était une forêt sombre  
    Où sans nombre  
Venaient gazouiller les oiseaux,  
Parfois dans sa vaste ramure  
Les vents épanchaient leurs bruits sourds,  
    Froids et lourds,  
Mais pour elle sans noir augure ;  
Et dans une vague au flot lent,  
    Sans murmure,  
    Fraîche et pure,  
Elle mirait son front mouvant.

Elle n'est plus, la forêt sombre :  
Des coteaux le sein découvert  
    Et désert  
N'est plus rafraîchi par son ombre :  
La douce haleine des zéphyr,  
Le souffle des noires tempêtes  
    Sur ses faites  
N'ont plus de voix ni de soupirs,  
Et son fleuve pur roule une onde  
    Sans saphirs  
    Ni plaisirs,  
Sans image verte et profonde.

Seul, un mélancolique ormeau  
 Y penche encor son front austère,  
     Sans s'y plaire,  
 Sur le sein tranquille de l'eau.  
 C'est que sa ramure flottante,  
 Son feuillage riche, ample et clair,  
     Son port fier,  
 Ont du colon fixé l'attente ;  
 Et la hache au bord du ruisseau  
     —Imprudente  
     Ou méchante—  
 N'a pas coupé l'orme si beau.

\*  
 \* \*

Ah ! dans sa naïve ignorance,  
 Il a cru, le vieux bicheron,  
     Ce fleuron  
 Insensible à son deuil immense.  
 Mais, hélas ! il verra bientôt  
 De l'arbre s'enlaidir la face,  
     Et sa grâce  
 Prendre un aspect sombre et lourdaud :  
 Puis il le verra choir, au terme  
     D'un sanglot  
     Dans le flot  
 Qui coule à sa base peu ferme.

Car les arbres sont comme nous :  
Lorsque leurs aimés disparaissent  
Et les laissent,  
Poussés par le sort en courroux,  
Leur front pâlit et se chagrine,  
Leur feuillage, aux souffles brûlants  
Des autans,  
Va joncher au loin la ravine ;  
Leur tige souffre, s'assombrit,  
Se ruine ;  
Leur racine  
Elle-même sèche et périt.

---

## L'ORAGE

*Quel changement a produit cet orage ?*

VOLTAIRE.

### A MA TOMBE

O tranquille demeure  
Que me doit apporter  
Ma longue dernière heure,  
Dont ma main va heurter  
Les portes éternelles  
Peut-être avant la nuit ;  
Alcôve, étroit réduit  
D'argile ou de gravelles  
Aux murs tristes et noirs,  
Où, dans la paix profonde  
Et loin d'un bruyant monde,  
Le dernier de mes soirs  
Ma chair nauséabonde  
Va si longtemps dormir,  
Tu seras étonnée  
Qu'on m'ait pris à gémir  
Avec une âme née  
Si pleine de franc ris  
Et de chansons rieuses.

---

Or, gîté aux noirs lambris,  
Aux fétides débris,  
Aux froidures hideuses.  
Un jour, plein de soucis,  
Au bord d'ondes joyeuses  
Voici ce que je vis.  
L'astre au brûlant visage  
Sur le luisant vitrage  
D'un rustique cottage  
Répandait des flots d'or,  
Et la vieille façade  
A l'air triste et malade,  
Pour l'instant en parade  
Brillait comme un Thabor.  
Mais quand du haut des nues  
Le soir redescendit  
Sur les cimes touffues  
Soudain l'on entendit  
Du sein d'un grand nuage  
Gronder au loin l'orage ;  
On vit briller l'éclair,  
Et sur la vitre frêle  
Un lourd torrent de grêle  
S'est abattu bientôt.

De son vaste sanglot  
La nuit, près de se clore,  
Acheva le sursaut ;  
Et quand la blonde aurore  
Au bord de son grand flot  
Vint éclairer encor  
Du cottage d'hier

---

La façade noircie,  
Son aspect morne, amer,  
Sans lumière et sans vie,  
Attrista le regard  
Et répandit dans l'âme  
Un noir et froid brouillard ;  
La matinée en flamme  
De ses rayons profus  
N'égayait déjà plus  
La modeste fenêtre.

A leurs places encor,  
Qui l'eût pu reconnaître ?  
Deux vitres étaient seules  
A jeter aux éteules  
Leurs brillants reflets d'or l. . . .  
C'est ainsi qu'est la vie :  
Aujourd'hui similor  
Et demain assombrie.

---

## LA CLOCHE

*Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la farce d'aimer ?*

LAMARTINE.

J'ai vu partir la cloche. On se disait : « Fini  
De s'unir à nos vœux, à nos deuils, à nos joies ! »  
J'ai découvert mon front à sa vue embruni :  
Le regret m'assaillait par plus de mille voies.  
« Les cloches, me disais-je, ont un cachet divin,  
On ne les aime pas en vain ;  
Que leur voix nous remplisse ou de pleurs ou de flamme,  
Sous leur manteau d'airain  
Les cloches ont une âme. »

Les cloches ont une âme ! Allez le demander  
A ces pâles vieillards dont la tête blanchie  
Regarde goutte à goutte à leurs pieds se vider  
Le lit presque asséché du fleuve de la vie :  
Ils ont ferme lutté contre les jours amers,  
Les blessures les ont couverts ;  
La douleur pour eux tous ne s'est point adoucie,  
Et contre les revers  
Leur âme s'est durcie ;

Allez le demander à ces robustes cœurs  
 Qui boivent sans relent le fiel de la souffrance,  
 Qui des courroux du sort savent rester vainqueurs  
 Sans que fléchisse en eux le nerf de l'endurance :  
 Dieu les a créés forts et froids comme l'airain  
     Pour regarder dans le lointain  
 Et pour y voir venir sans déchirante alarme,  
     D'un œil sec et serein,  
     L'infortune qui s'arme :

Puis à ceux dont le jour vient d'ouvrir le regard,  
 Dont la voile abandonne à peine le rivage,  
 Dont l'œil étincelant ne verra que plus tard  
 S'étendre jusqu'au tiers la course de leur âge :  
 Ils ignorent encor le cuisant des soupirs  
     Et n'ont foi que dans les plaisirs ;  
 Ignorants de la vie, ils sont pleins de courage,  
     Tout pique leurs désirs  
     Et leur brille en mirage.

Ils ont vu de la cloche, eux, les pâles vieillards  
 Dont le front enneigé s'incline vers la terre.  
 Eux aussi, les enfants dont brillent les regards,  
 Eux aussi, les cœurs forts contre la vie amère ;  
 Ils ont vu de la cloche au chemin de l'exil,  
     —Si noble et glorieux soit-il—  
 Sans un fidèle ami qui suivit à la piste,  
     Sur un chariot vil  
     Le départ humble et triste.

Tous ont de prime abord saintement tressailli,  
 Comme lorsque près d'eux le vol de la mort tombe ;  
 Puis à l'œil de plus d'un une larme a jailli  
 Comme à l'enfant qui pleure au rien qui lui surplombe.  
 C'est que soudain ces forts d'un seul coup élancés  
     Ont remonté les jours passés ;  
 La cloche qui partait fut mêlée à la trame  
     Où sont court espacés  
     Tant d'émois de leur âme !

Allez même évoquer la cendre de vos morts  
 Qu'au fond de leur tombeau soixante ans ont froidie.  
 Leur cendre ! Elle a frémi de même que vos forts,  
 Fétide dans sa bière et longtemps engourdie.  
 Car les morts comme nous ont encor du passé  
     Un souvenir ineffacé :  
 Leur cendre a de l'amour, dans la tombe endormie,  
     Pour ce qui s'est haussé  
     Aux niveaux de leur vie.

\*  
 \* \*

La cloche qu'on aime soixante ans révolus,  
 Qu'elle aime son exil en nouvelle patrie !  
 Que ferait-elle ici ? Son vieux beffroi n'est plus  
 Et trois géantes sœurs l'auraient vite amoindrie.  
 Mais moi, dont elle n'a ni chanté les amours,  
 Ni célébré l'émoi d'une heure réjouie,  
     Ni lamenté de tristes jours  
     Ni fêté les entours  
 Quand j'entrai dans la vie ?

Que d'ombre glaciale ou de chaudes splendeurs  
La voûte de mon ciel ou s'estompe ou s'éclaire,  
Je l'aime plus encor que ses géantes sœurs  
Avec leurs grandes voix où plane le mystère,  
Tant bien soit après tout qu'elles chantent l'amour,  
D'un fils la bienvenue au jour,  
Les souris clairsemés de l'existence amère,  
Ou l'adieu sans retour  
Des aimés de la terre.

L'une est mon œuvre et porte un nom qui me fut cher,  
Dont le son me demeure un céleste dictame ;  
J'ai trois ans admiré son timbre large et clair,  
Quand il charme là-haut les perles de la gamme ;  
Douce et pure, sa voix est pleine d'ample essor ;  
Elle vaut mille fois mon or ;  
Mais... c'est sa vieille sœur qui soutire ma flamme...  
Ah ! je le sens encor,  
Les cloches ont une âme.

---

## LE SOUVENIR DE SAINTE-ANNE

*Ubi amor, ibi patria.*

O Sainte-Anne ! jadis, quand je quittais en larmes  
Tes bocages bénis et ton seuil plein de paix  
Pour m'aheurter partout où la vie est sans charmes,  
A travers les sanglots de cœur je te disais :

« Sainte-Anne, sois heureux. Sainte-Anne sois prospère,  
Que ta grandeur atteigne aux limites du temps !  
Que d'innombrables fils, inépuisable mère,  
Pour l'ornement du monde élargissent tes flancs ! »

Ce jour me semble hier. Et pourtant la vieillesse  
M'a dans son lourd glacier déjà presque englouti :  
Mon élan, dont jadis tu vantais la souplesse,  
N'a plus que le ressort d'un courage amorti.

Ah ! c'est qu'en la quittant, ta paix douce et profonde,  
Je n'ai trouvé partout que l'immense désert  
Où, chaque jour en butte à l'ouragan qui gronde,  
Désormais sans abri, j'ai partout bien souffert.

Que de fois dans ces jours sur le bord de la voie  
J'ai tâché de m'asseoir écrasé par l'ennui,  
Pour reporter mon cœur à l'ineffable joie  
Des jours clairs et sereins qui dans tes murs m'ont lui !

Mais alors, sans faillir, la tourmente inhumaine  
Redouble de fureur et me fouette plus fort ;  
Et je vais derechef, haletant, hors d'haleine,  
Où m'entraîne au hasard son funeste transport.

De la sorte emporté, sans te chanter encore,  
Je n'en redis pas moins mon couplet des adieux,  
Et je vais, pantelant de l'aurore à l'aurore,  
Avec tes traits empreints dans mon cœur et mes yeux ;

Puis le songe, encor plein des erreurs les plus belles,  
Me ramène souvent sous ton dôme élancé  
Pour m'y refaire au vif des scènes sur lesquelles  
Un demi-siècle aura tout à l'heure passé.

Cependant, si je dois geindre encore à la tâche,  
Nourri de tes trésors dix ans amoncelés,  
A tout soin dans ce jour pour toi je fais relâche,  
Je jubile avec toi, car mes vœux sont comblés :

Un sang plus généreux à gonflé tes artères  
Et sa chaleur t'a fait les traits étincelants,  
La gloire t'est venue avec les jours prospères  
Et voilà que tes fils ont élargi tes flancs.

\*  
\* \* \*

Lorsque nous nous fanons au souffle anier de l'âge,  
Sainte-Anne, toi, tu rajeunis,  
Tu prends des horizons plus épurés d'orage,  
Plus brillants et plus infinis ;

Plus claire dans tes cieux s'allume ton étoile  
Et tes vents ont moins de sanglots,  
Plus large chaque jour tu déferles ta voile  
Et vogues sur des plus grands flots.

Aussi, plus je les vois et plus je les compare  
A mon Sainte-Anne d'autrefois,  
Moins je les reconnais, ton dôme qui m'effare,  
Tes cours, tes salles et tes bois.

Pourtant, dans sa simple noblesse,  
Il était plein de gentillesse,  
Ce Sainte-Anne que ma vieillesse  
Aime encor d'un géant amour !  
Il charmait puissamment la vue,  
Avec sa champêtre avenue,  
Ses bosquets voisins de la rue  
Et son pittoresque alentour,  
On aimait son port grandiose  
Dans son aérienne pose  
De colosse qui se repose  
Assis au sommet d'une tour ;

On cherchait sa flèche hautaine  
Au milieu de l'ombre lointaine  
Dont s'enveloppe encor la plaine  
Quand l'aube commence à blanchir ;  
Et quand sa coupole d'albâtre  
Avec son vert amphithéâtre

---

Sombrait sous le voile noirâtre  
Du soir qui finit de rougir,  
Sa robuste et noble stature  
Teintée en silhouette pure,  
De son océan de verdure  
On aimait à la voir surgir.

Qui n'a vanté ses grands bocages  
Où mille oiseaux aux gais ramages,  
Divers de mœurs et de plumages,  
Viennent perler leurs gammes d'or ;  
Où, telle que dans son empire,  
La douce haleine du zéphire  
Murmure et vaguement soupire  
Tout le jour et la nuit encor ;  
Où le souffle ardent des tempêtes  
Parfois, en y courbant les têtes,  
En y tordant rameaux et faites,  
Déchaîne son bruyant essor ?

Et ces troupes disciplinées  
D'enfants aux voix enlutinées  
Où je fus mêlé dix années  
A fouler ses bois et ses cours ! . . .  
Ah ! là, c'est un sombre nuage :  
De tout mon nombreux entourage  
Pas un n'eut l'heureux apanage  
De voir chez toi mûrir ses jours !  
Jetés à diverse distance  
Par la discrète Providence  
Où la mort pire que l'absence.  
Tous, nous t'avons fui pour toujours !

Pourtant, sous les larges ramures  
De tes bosquets aux grands murmures  
Et ton toit si gai de cambrures  
Le charme ne se dément pas :  
Meurtris par les rudes journées  
Ou las d'espérances fanées  
De nos chères jeunes années  
Nous y trouvons encor l'appas,  
Et ce sont des frères encore  
Dont le sourire se colore  
D'un suave rayon d'aurore  
Qu'y rencontrent toujours nos pas.

C'est bien ! En tes retraites chères  
Vois naître encor des jours prospères  
Avec ces autres fils, nos frères  
Par la destinée et le cœur,  
Qu'ils fassent longtamps la couronne  
Dont le vif éclat t'environne  
D'un prestige dont l'on s'étonne  
Et te pousse vers la grandeur ;  
Que par eux la gloire t'inonde  
De sa clarté pure et féconde,  
Et qu'à seul te nommer le monde  
Ait l'image de la splendeur !

\* \*

\*

Moi ! J'irai mon chemin encore  
Avec ton souvenir vif et suave au cœur  
Comme un naissant reflet d'aurore :  
Les fils heureux de ta splendeur  
Auront vu devant moi la carrière se clore  
Que le vieux souvenir sera plein de verdure.

Qu'ils l'écoutent, le soir, sur l'aile  
Que fait battre le vent sans attendre l'été  
Parmi ta verdure éternelle :  
Ton bois sombre en sera hanté  
Avec ton toit, tes cours, ta montagne si belle  
Et tout ce que chez toi mon cœur aura chanté.

Mais, l'ombre furtive et légère,  
Elle aura cependant ses lieux les plus aimés  
Et sa retraite la plus chère,  
Ceux qui, parmi les plus charmés,  
M'ont fait mieux oublier que la vie est amère  
Et m'ont fait luire au cœur des jours plus parfumés.

\*  
\* \*

Sur un des verdoyants étages  
Dont se coupe le flanc de tes brillants coteaux,  
Au centre de tes grands bocages,  
Il est un solitaire enclos  
Où tremble tout le jour l'ombre d'épais feuillages  
Au moindre des soupirs qui touchent leurs rameaux.

Jadis, avec d'autres moi-mêmes,  
 J'y fis longtemps germer, prospérer et fleurir,  
 Les plantes aux plus doux emblèmes—  
 Si les fleurs ont dû se flétrir,  
 L'idéal a bravé les épreuves suprêmes :  
 Je me le sens au cœur, il n'y sais pas mourir.

Au fond, un berceau de verdure,  
 Où se humait le frais dans les souffles du vent,  
 Cambrait son agreste membrure—  
 Sous son toit j'ai causé souvent :  
 J'y parlais d'avenir, et mon âme était sûre  
 Que l'aveugle avenir n'a rien de décevant !

L'enclos est devenu l'asile  
 Où les tiens dormiront le sommeil de la mort,  
 Au repos d'un effort utile :  
 Ils vivent bercés dans le port,  
 Et sans craindre qu'un jour la mort ne les exile  
 De ce qu'ils ont aimé d'un amour saint et fort !

Les mêmes clartés de l'aurore,  
 Les mêmes chauds soleils, les mêmes vents du soir,  
 Se lèveront sur eux encore ;  
 Le même ombrage épais et noir  
 Leur viendra chaque jour du même sycomore  
 Estomper ce gazon devenu leur dortoir !

Mais, leur cendre au fond de la bière,  
 Saura-t-elle qu'ici rien ne s'est arrêté  
 Dans l'universelle carrière,  
 Et, de la sombre cité,  
 Aura-t-elle souci qu'au-dessus de sa pierre  
 Sous le regard de Dieu le monde ait palpité ?

Ah ! la mort n'est pas si cruelle :  
De nous les trepassés gardent le souvenir,  
Et la tombe est une tutelle.  
Pourquoi saurait-elle ternir  
Un seul instant l'éclat de la joie éternelle,  
Plus les yeux du présent que ceux de l'avenir ?  
Oui, quand sous tes gais campaniles  
L'airain fait résonner l'accent qu'ont tant connu  
Leurs jeunes oreilles dociles,  
Il leur est encor bienvenu,  
Et, sous la froide pierre, à leurs os immobiles  
Il imprime pourtant un transport ingénu.

Ce qui ravit leur cendre chère,  
C'est tantôt, dès l'aurore ou sur le long du jour,  
Ton cri d'appel à la prière,  
Alors qu'elle sent tour à tour  
Lui venir les regrets d'une amitié de frère  
Et les vœux retrempés dans l'espoir et l'amour ;  
Et tantôt c'est la voix heureuse  
Qui de l'austère étude enchaîne le devoir  
Et marque une autre heure charmeuse,  
Alors qu'on s'arme de vouloir  
Et qu'on lutte en champ clos sans bataille haineuse,  
Alors que le bonheur vient avec le savoir.

Tes morts, rendus à la jeunesse  
Quand ils ont dépouillé le lourd masque du corps.  
Et sa gênante petitesse,  
Ils aiment ces jeunes efforts,  
Cette lice brûlante et féconde en prouesse  
Où peut-être jadis ils furent les plus forts.

S'ils aiment ta jeune vaillance,  
 Ils se plaisent de même à bénir tes succès,  
 A les appeler par avance :  
 A pas timides et discrets,  
 Leur fantôme léger te parcourt en silence  
 Et contemple souvent chacun de tes progrès.

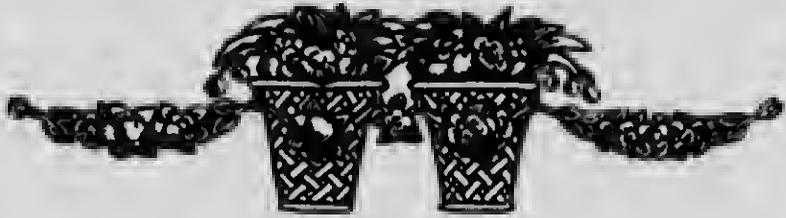
\*  
 \* \*

Ah ! quelque vent qui les emporte,  
 Heureux ceux de tes fils que joindra l'avenir  
 A leur sainte et douce cohorte !  
 Heureux déjà qui voit venir,  
 Avec au fond du cœur cet espoir qui conforte,  
 Les ombres de la nuit qui ne doit pas finir !

Frères, vous dormirez ensemble  
 Votre somme de mort sous vos bosquets ombreux,  
 Si beaux que rien ne leur ressemble,  
 Entourés des mondes nombreux  
 Que vous avez aimés, dont la paix vous rassemble  
 Dans le repos sans fin ! Ah ! vous êtes heureux !

C'est dans votre enceinte discrète  
 Que mon vieux souvenir établira surtout  
 Le centre cher de sa retraite :  
 Il y reviendra de partout,  
 Quelle que soit la tombe où le trépas me jette,  
 Et sans souci d'un corps que la terre dissout.

FIN



## Table des Matières

---

Absence éternelle (L') .....	10
Actions de Grâces .....	158
Amertume d'Anatole (L') .....	34
Amour (L') .....	137
Attachements (Les) .....	7
A « Un Fils de l'Acadie » .....	86
Aurore (L') .....	44
Boily .....	116
Cercle fraternel (Le) .....	57
Ceux qu'on a aimés .....	114
Chicot (Le) .....	63
Clara .....	75
Cloûte (La) .....	170
Croix (La) .....	127
Départ des Corneilles (Le) .....	39
Deux Peupliers (Les) .....	96
Érable (L') .....	61
Feuilles mortes (Les) .....	67
Fiancée trahie (La) .....	26
Fleurange .....	156
Flots (Les) .....	119
Fond de l'abîme (Le) .....	24
Fontaine (La) .....	72
Heureux du Lac-Noir (L') .....	31
Indignation .....	55

---

Lys (Le) .....	104
Mausolée (Le) .....	12
Mon séjour .....	14
Montagnes (Les) .....	52
Orage (L') .....	167
Ormeau (L') .....	164
Pensée (La) .....	122
Portrait (Le) .....	25
Regret (Le) .....	107
Rendez-vous (Le) .....	129
Retour des Corneilles (Le) .....	79
Rêves d'autrefois .....	132
Rocher (Le) .....	150
Rugue à la boule (Une) .....	77
Saint-Philippe .....	142
Si loin .....	50
Séparations (Les) .....	93
Son nom .....	69
Soupirs (Les) .....	101
Souvenirs (Les) .....	18
Souvenir de Sainte-Anne (Le) .....	174
Tournée (La) .....	139
Vague (La) .....	160
Vallon du Lac-Noir (Le) .....	28
Vieille Horloge (La) .....	20
Vieille Pipe (La) .....	88
Vieux Miroirs (Les) .....	36

---

104  
12  
14  
52  
167  
164  
122  
25  
107  
129  
79  
132  
150  
77  
142  
50  
93  
69  
101  
18  
174  
139  
160  
28  
20  
88  
36

## ERRATA

---

Page 34, 4e strophe, 1er vers, lire : Ah ! pourquoi vois-je  
donc, au lieu de : *Ah ! pourquoi vois-donc.*

Page 50, 2e strophe, 6e vers, lire : zéphyr, au lieu de *zé-  
phirs.*

Page 63, 2e strophe, dernier vers, lire : feuillages, au lieu  
de *feuillage.*

Page 64, 3e vers, lire : zéphyr, au lieu de *zéphirs.*

Page 98, avant-dernière strophe, dernier vers, lire : meurt,  
au lieu de *meure.*

Page 146, 2ème strophe, 8ème vers, lire : comme Arachné  
jadis ses toiles, au lieu de ses *étoiles.*



